

LES-AMIS-DE-LA POLOGNE

REVUE
MENSUELLE
RÉDACTEUR EN CHEF :
ROSA BAILLY

REDACTION et ADMINISTRATION :
16, Rue Abbé de l'Épée — PARIS (V^e)
Comptes de chèques Postaux : Paris 880-96
Téléphone : ODÉON : 62-10

Adhérents français :
10 fr. par an.
Abonnés étrangers :
20 fr. par an.

SOMMAIRE

Le Monument aux Volontaires polonais. — Les ouvriers polonais chez nous. — Un classique en blouse d'ouvrier : BOY-ZELENSKI. — Fierté. — Les anciennes cartes de Pologne. — Au pays vert et rouge : ROSA-BAILLY. — Les pierres vivantes : V. BÉBENT. — La vieillesse des héros : Z. DEBICKI. — La « brèche des Polonais » à la Meije. — Le voyage de « Papa Stéphane » à Lyon. — L'action des Amis de la Pologne.



PORTIQUE DU PALAIS PAC-
(Cour d'Appel)
A VARSOVIE.

TOWARZYSTWO
HISTORYCZNO
LITERACKIE



Le Monument aux Volontaires Polonais

Total précédent	18.134 10
Par le Comité d'Alger : Mlle Cwik, 50 fr. ; Mme Robin, 20 fr. ; Mlle Frémentin, 20 fr. ; Mme Servais, 20 fr. Total	110
Par le Comité de Montluçon : MM. Coqueton, le Colonel Lescur, Chantemille, Vincent, Léon Vellay, Viteaux, Mesure, Bonnet (Com- mentry), chacun 20 fr. : 160 fr. ; MM. Beau- visage, Malinowski, chacun 15 fr. : 30 fr. ; Mme Filippi, Hélène Bunin, MM. Durand, Bougerol, Touraine, Platon, Roux, Maître, Guyot, Leclerc, André Girardot, Pizon, Dr Mercier, Cabanien, Girard, Bonnet, Bayet, Jamet, Walkowiak, chacun 10 fr. : 190 fr. ; MM. Pradel, Dexant, Lemasson, chacun 7 fr. 50 : 22 fr. 50 ; MM. Botsaron, Rigal, Mon- don, Porte, Madrignac, Marche, chacun 5 fr. : 30 fr. Total	432 50
Anonyme (Rennes)	10
Maison Maeght, à Lille (2 ^e versement)	150
M. Le Cerf (Binic)	5
M. Mongialo	25
Mlle Sotteau (Lyon)	9 50
M. Zagorowski (Auxerre)	10 ⁰
M. Peirani	5
Mlle Jaczyńska (Nice)	25
Mme Feuillette (Mulhouse)	11
Mme Rousseau (Angers)	21
Mme Samain (Angers)	20
Maison Prunier (Cognac)	100
Mme Barrett-Spalikowska	10
M. René Colomb	7
M. Marchal (Châlon)	10
M. Henri Mouillet (Pau)	40
Total général	19.223 10

Poznan a élevé un monument aux Soldats Français

Pendant la guerre de 1870, de nombreux sous-officiers et soldats français sont morts à Poznan, alors « Posen » en Pologne opprimée où les Allemands les avaient envoyés en captivité. En tout, plus de mille.

Par le soin pieux de la Pologne libérée, leurs corps ont été réunis, et un très beau monument du sculpteur Andrejewski leur a été consacré.

Une inoubliable cérémonie s'est déroulée à Poznan, le 9 novembre, pour l'inauguration du monument.

Le commandant du corps d'armée, le général Dzierzanowski, avec son état-major, le général Haller, entouré des anciens combattants sur le front français, les compagnies militaires, les représentants des deux gouvernements, M. Laroche, ambassadeur de France, qu'accompagnait l'ambassadrice, M. Serre, consul de France, toutes les autorités civiles, les représentants du clergé, de l'Association Polono-Française, de l'Université, des corps consulaires, des écoles et institutions diverses, et surtout une foule immense, émue et recueillie, assistaient à la cérémonie.

Celle-ci fut inaugurée par le discours de M. René Fatou, représentant le ministre des Pensions, qui a parlé en ces termes :

« Nous savons avec quels soins fraternels les soldats polonais ont rendu les ultimes devoirs à nos aînés de 1870. Comment aussi ne serions-nous pas touchés au plus profond de nos êtres par l'attention si délicate de la ville de Poznan, qui a tenu à assurer elle-même, avec un goût parfait, la décoration florale de ce lieu de repos? De pareils gestes sont de ceux qu'on n'oublie pas.

» Dououreux martyrs de 1870; vous dont nous voudrions appeler un à un tous les noms, vous que nous confondons tous dans notre pitié la plus haute, vos fils de 1914 à 1918 viennent vous dire : Dormez, dormez en paix. Une noble Nation, qui se connaît en héroïsme, veille sur vos tombes; il est doux à la France de laisser à la Pologne amie la garde de vos restes sacrés! »

Ce fut M. Roger Raczynski, voïevode de Posnanie, qui déposa la première couronne au pied du monument. De très nombreuses couronnes ont été déposées ensuite. Celle du Maréchal Pilsudski portait l'inscription : « Aux soldats français, morts en terre polonaise, le Maréchal Pilsudski, ministre des Affaires militaires. » Des couronnes ont été déposées également par le président de la ville de Poznan, l'Association Polono-Française et de très nombreuses délégations.



Les premiers volontaires Polonais à Bayonne en 1914



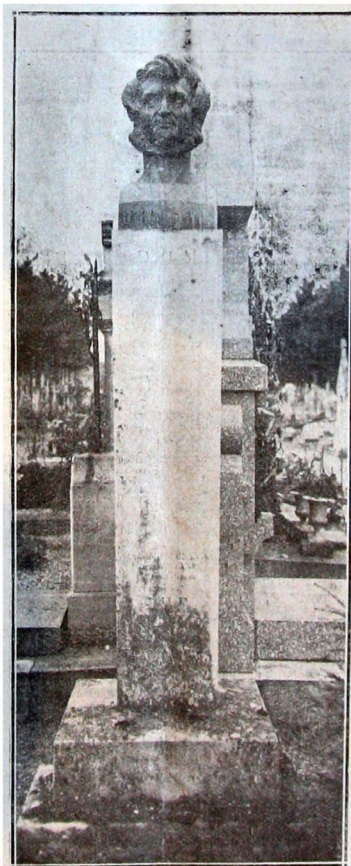
CHOPIN
Buste, par J. BOHDANOWICZ.

(Musée de New-York.)

Tombes Polonaises en France

Maurice Mochnacki au Cimetière d'Auxerre

D. O. M.
MAURITIUS MOCHNACKI
Civis polonus
hostem moscoviensem
consillis clandestinis
libris in vulgus editis
actionibus publicis
vehementissimis armis
obsidiabatur circumrodebat
persequabatur
PRO PATRIA
vincula, vulnera, exilium
passus,
republica eversa,
dum res gestas Polonarum
conscribendas novi
belli materiem conflandam
rationem instituendam
curat
corpore tantum
animum deficiente
e medio opere
ABIIT
Anno MDCCCXXXIV
Anno natus XXX
Commilitones
Æ. C.
D. C. C.



D. O. M.
MAURICE MOCHNACKI
Citoyen polonais
assiégeait, usait,
poursuivait
l'armée moscovite,
par son activité clandestine
par les livres qu'il publiait pour
la foule
par ses actions publiques
par les armes les plus véhémentes
POUR LA PATRIE
ayant subi
la prison, les blessures, l'exil
la République étant renversée,
tandis que, en écrivant
les hauts faits des Polonais,
il prend soin de ramasser
les matériaux d'une nouvelle
guerre et d'en établir la
légitimité.
les forces physiques seules
ayant abandonné son âme,
il est enlevé à son œuvre
et il meurt
l'an 1834,
âgé de 30 ans.

Les Ouvriers Polonais chez nous

Il y a treize ans, à peu près, que notre France sortait de l'enfer de la guerre. Victorieuse, mais criblée de blessures, elle faisait le bilan de la lutte : un million et demi de morts, huit cent mille blessés, près de sept cent mille mutilés, dix départements dévastés, les plus riches, les mines et les usines du Nord détruites...

En somme, une population décimée, et la meilleure partie du territoire ravagée.

Il fallait au plus vite panser les blessures et réparer les dommages, sinon, la concurrence des autres pays sur le terrain économique nous écrasait.

Nous avons fait appel aux autres peuples et demandé l'aide des Espagnols, des Portugais, des Chinois, des Arabes, des Italiens, des Belges, des Polonais...

De Pologne nous sont venus plus de cinq cent mille travailleurs.

Ils se sont mis aux tâches les plus ingrates, celles dont les Français ne veulent plus. Il n'y a guère que des Polonais dans nos fonderies, qui exigent une résistance physique extraordinaire. A la vérité, on n'y résiste pas longtemps, on s'y use vite. Il y a une majorité de Polonais dans les carrières de gypse, qui gonflent, durcissent et font éclater la peau des bras jusqu'à mettre les os à nu. Il y a un nombre imposant de Polonais dans les mines de potasse, qui font des ouvriers des malades à la peau verte. Sans les Polonais que serait devenues nos mines? Mais, grâce à eux, leur rendement dépasse celui d'avant la guerre.

Ils ont travaillé et peiné avec nous pour reconstruire notre pays. Que de fois la chronique des accidents (celle qui se dissimule sous de tout petits caractères aux dernières pages des journaux de grande information) que de fois n'a-t-elle pas enregistré la mort d'un Polonais ou d'un groupe de Polonais dans nos champs encore parsemés d'obus, ou la mutilation d'un ouvrier polonais dans nos usines.

Maintenant, la crise économique bouleverse le monde entier et sévit jusque sur la France, malgré son esprit d'ordre et ses milliards tant convoités.

Une sorte de panique s'empare du public. On regarde de travers les étrangers qui restent chez nous quand les nationaux commencent à manquer de pain. Sous la pression à la fois de la crise et de l'opinion, les employeurs renvoient les ouvriers étrangers avant l'expiration de leur contrat.

Les malheureux tiennent bon, avec leurs économes, pendant que s'agite la question : qui paiera les frais du rapatriement? La Pologne sur laquelle pèsent de si lourdes charges? La France qui les a fait venir?

Un jour arrive où ils n'ont plus rien : ni gîte, ni espoir. Ils se sont présentés à tous les bureaux de placement en vain, traînant le mince baluchon où sont leurs dernières hardes. Ils n'ont pas 5 fr.

dans leur poche : la police peut les arrêter à tout instant et les envoyer en prison pour vagabondage. Des jours se passent, sans manger. Il pleut, et leurs souliers n'ont plus de semelles. Il gèle à pierre fendre, et ils sont obligés de passer la nuit dehors. Beaucoup ne savent pas encore notre langue, et sont de ce fait complètement isolés.

Que peut-il se passer dans ces cœurs jadis confiants?

Ah! le moment n'est-il pas venu de leur prouver que la France les aime et leur est reconnaissante? Trouverons-nous jamais une meilleure occasion de les traiter en frères, eux que nous appelions nos frères?

Là-bas, en Pologne, tout le monde est durement frappé. Les usines se ferment en Haute-Silésie, les produits agricoles ne se vendent pas. La Pologne n'est pas venue nous tendre une main arrogante et implorante à la fois, comme telle grande nation qui était hier notre ennemie. Elle se tire d'affaire à force de sacrifices. Sa monnaie ne baisse pas, mais elle a réduit de 40 pour cent le traitement de ses fonctionnaires et ramené leur nombre au minimum. Elle s'apprête courageusement à subir cette nouvelle épreuve : prendre à sa charge ces sans-travail dont nous ne voulons plus, et pour lesquels elles n'aura pas de travail...

En attendant, ils souffrent, de la faim, du froid, du découragement.

Venons-leur en aide! Soyons pour eux cette France qu'ils aimaient, en laquelle ils se fiaient. Ils avaient été les artisans de notre prospérité ; ne les rejettons pas dans les mauvaises heures!

La crise nous frappe, mais tellement moins qu'eux!

Pous nos amis, pour nos frères, nous vous tendons la main.

LES AMIS DE LA POLOGNE.

Une souscription est ouverte par les Amis de la Pologne, en accord avec l'association polonaise du « Travail Social » et l'Armée du Salut. Le produit sera consacré à fournir des repas aux ouvriers polonais de France sans travail. (Prix du repas : 2 fr.)

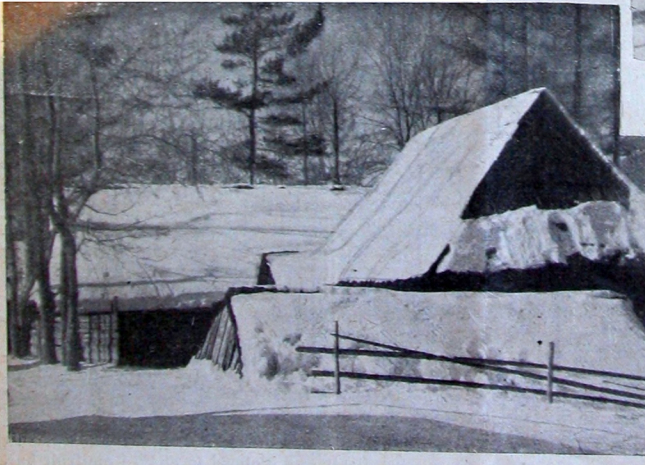
Premières souscriptions.

Remis par les A. P. au Comité des Chômeurs polonais de St-Etienne, le produit de la représentation du film « Monsieur Thadée » dans cette ville.	750
Contribution au bal organisé pour la St-Sylvestre par le Comité des Chômeurs de Paris	100
Mme Rosa Bailly (premier versement)	200
Mme Dufour (St-Florent)	50
Anonyme (Paris)	20
Total	1.120

Paysages d'hiver



en Pologne



(Clichés
du
Bluszcz)



Un classique en blouse d'ouvrier

Je reviens de Barcin — woiéwodie de Posnanie, — de chez Jacques Wojciechowski, ouvrier et écrivain. Le nom de Wojciechowski, l'auteur de la « Biographie d'un véritable ouvrier », est aujourd'hui assez connu en Pologne; malgré tout, je me permets de rappeler en quelques mots son originale carrière littéraire.

Fils de pauvres paysans des environs de Poznan, passionné pour les livres dès sa plus tendre enfance, le petit Kuba obtint d'être envoyé à l'école pendant deux ou trois ans, à l'école allemande bien entendu. Il avait une quinzaine d'années quand il partit en Allemagne chercher du travail. Il fit un peu tous les métiers : il fut mineur, ouvrier journalier, soldat par force pendant la grande guerre, puis waltman dans les tramways de Magdebourg. C'est à cette époque qu'il lut, dans une gazette polonaise, car il conservait jalousement sa nationalité, le concours de l'Institut Polonais de Sociologie; le sujet de ce concours était « la biographie d'un véritable ouvrier ».

Wojciechowski revient chez lui comme un fou; lui qui n'avait jamais tenu une plume dans sa main, ressent comme un ordre intérieur. Mais il hésite encore : écrire ou ne pas écrire? « Est-ce possible de prendre sur ses épaules un fardeau si lourd et si grave; et ainsi ma conscience ne me laissait pas en paix », avoue-t-il dans la préface de son mémoire. A la fin, il se décida à écrire; il obtint le premier prix; on imprima son gros manuscrit qui comprenait plusieurs centaines de pages et qui fit beaucoup de bruit. Il suscita des dizaines d'articles, aussi bien à l'étranger qu'en Pologne. Forst-Battaglia demanda qu'on le traduise en allemand. Dernièrement, j'ai reçu une lettre du traducteur français des « Paysans », Franck Schoell, qui me pria de lui envoyer un exemplaire de la « Biographie », tant ce phénomène l'avait intéressé.

Malgré tout, je pense qu'on ne s'est pas assez occupé de ce livre. On l'a traité en général comme un document. C'est d'ailleurs un document inappréciable de l'âme de l'ouvrier polonais, de ses idées, de ses mœurs, de sa façon de vivre dans des conditions déterminées. Mais ce livre est quelque chose d'autre : il est l'explosion d'un talent d'écrivain peu commun, un phénomène dont il est difficile de trouver l'équivalent. Tous les gens que je connais, qui ont lu ces mémoires, ont été séduits; mais les écrivains y ont trouvé un plaisir tout particulier. Nous qui avons constamment à faire, de par notre profession, avec le mot imprimé, nous qui connaissons toutes les ressources de la pensée et de la langue, nous pouvons mieux ap-

précier l'incomparable fraîcheur qui émane de ce livre, où un simple ouvrier doit trouver, pour chacune de ses pensées, son expression, parfois naïve, parfois timide, et parfois... trop hardie, mais toujours son expression à lui.

C'est pour nous une véritable joie. Une mémoire agüe, qui lui permet de tirer de son souvenir une multitude de figures, de conversations, d'événements, la plastique de l'imagination, grâce à laquelle tout vit dans ces souvenirs, l'instinct inné du mot, sa couleur, son rythme, sa cadence, caractérisent en Wojciechowski l'écrivain de race.

Mais ce qui me paraît le plus frappant dans ces Mémoires, c'est une sorte de franchise innée, despotique, l'obligation de dire *tout* avec simplicité et autorité, avec le sentiment de l'importance de toute chose.

Cette sincérité donne, surtout en ce qui concerne les affaires d'amour, qui se rencontrent par-ci, par-là dans ce livre, des effets comiques souvent pleins de charme; ils ont attiré quelquefois sur la tête de cet homme honorable et profondément moral le reproche « d'immoralité ». Quoi qu'il en soit, il faut être reconnaissant aux savants éditeurs de ce livre qui n'ont pas gâté, par une pruderie inopportune, ces confessions uniques dans leur genre.

Après avoir lu cette « Biographie », je suis resté persuadé, sans aucun doute, que nous avions affaire avec un livre qui est destiné à durer. Sans le savoir, Jacques Wojciechowski a atteint ce but auquel tant d'écrivains rêvent en vain : être un classique. Son livre a aujourd'hui au moins la même valeur que les « Mémoires de Pasek » : plus même, peut-être, car, avec le charme des vieux mémoires, il parle des questions qui intéressent le plus vivement notre monde contemporain : il nous dit comment un ouvrier vit, s'amuse et aime, comment il pense et comment il raisonne, comment il assimile la culture étrangère tout en restant obstinément « lui-même ». Par endroits, on rencontre des passages — son enfance, ses années d'école, son service militaire, la guerre — qui devraient prendre place dans une anthologie :

« Enfin ce temps était arrivé et je m'en réjouissais, que bientôt j'irais à l'école, que déjà j'allais plus d'une fois avec mon frère jusqu'à l'autre village pour voir l'école et aussi que je ne pouvais plus attendre ce temps. Déjà les oiseaux passaient en volant dans le ciel, les fleurs commençaient à pousser dans les prés de monsieur Parzewski, et la cigogne était revenue à son tour. Et ma mère disait que d'abord la chèvre mettrait bas, ensuite viendrait « le bœuf », et ensuite seulement



LA FÊTE DES MOISSONS.

après Pâques je commencerais à aller à l'école, et moi je ne pouvais plus attendre ce temps... Et déjà notre chèvre avait mis bas, les oiseaux et les cigognes s'étaient remis à voler, les fêtes de Pâques étaient passées, et déjà je devais tout de suite commencer à aller à l'école. Et une fois mon père est revenu du travail et il dit à ma mère : Sais-tu, Jagna, ce que Piasecki a dit, que nous ne devons pas envoyer encore cette année notre Kuba à l'école... Et moi, je me suis mis à pleurer parce que je n'irais pas à l'école et que je deviendrais un veau », écrit l'ex-petit Kuba, à qui ce désir de l'école devait encore coûter plus d'une « taloche » de son père... »

Dès que j'eus fait connaissance avec ce livre, ce qui m'intéressa, ce fut l'homme. Je ne me souviens pas d'avoir été aussi profondément ému par une autre chose. Ainsi, il peut exister un talent aussi puissant, complètement enfoui, inconnu à soi-même, dont la révélation est due au hasard, et qui aurait pu aussi bien ne jamais se révéler ! Il y a quelque chose de très grave dans cette pensée.

Qu'est cet homme, comment vit-il, que peut-on attendre encore de lui ?

Je savais qu'au début de notre indépendance il avait opté pour la Pologne, il était revenu dans son pays natal, il avait converti toutes ses économies en marks polonais, puis il avait tout perdu et il travaillait comme ouvrier à Labiszyn. Je lui écrivis alors à Labiszyn. Six semaines passèrent, je

ne recevais pas de réponse. Wojciechowski s'était installé à 12 kilomètres plus loin, à Barcin, et ma lettre avait mis six semaines à franchir ces 12 kilomètres.

Sa première lettre me fit une triste impression. Ecrite gauchement, avec une orthographe effrayante, elle me transmettait les soucis du pauvre homme : il se construisait une maison, il attendait un prêt qui n'arrivait pas, le voisin de sa sœur — un vieillard de 72 ans — venait de la tuer d'un coup de fusil, à propos d'un « passage » devant la chaudière, ce même voisin avait blessé son beau-frère, les orphelins lui étaient tombés sur le dos, à lui, Wojciechowski...

Mais, dans les lettres suivantes, nous commençâmes à bavarder. J'envoyais à Wojciechowski quelques livres, un peu pour voir comment il réagirait : « Les Confessions », de Rousseau, une monographie de Molière, etc. Je fus frappé par la façon souvent curieuse dont il les assimilait, par les analogies qu'il aperçut entre son sort et celui de Molière, accusé, comme lui, d'immoralisme... Il lut avec un grand intérêt quelques volumes de Montaigne. Il était visible que cette correspondance avec moi le vivifiait, l'enflammait :

« Quand j'ai terminé ma biographie qui a été acceptée pour l'impression, je n'avais pas l'intention de recommencer à écrire, parce que ma vie dans la voie spirituelle était déjà morte. Et quand mon manuscrit est sorti de l'imprimerie et qu'il

a été donné au public, alors j'ai pensé que tout était déjà endormi pour moi. Et je n'ai manifesté aucune envie d'aller causer ou d'aller à des réunions : je vivais dans un rêve, comme s'il me manquait quelque chose... »

Wojciechowski commence par ces mots la « seconde série » des souvenirs et des réflexions qu'il a entreprise sur mon instigation, et qu'il m'envoie à mesure, par fragments... C'est une sorte de « *Courtisan* (1) » tout à fait curieux, un essai sur l'ouvrier polonais en émigration en Allemagne, sur son éthique. J'ai « dopé » mon Wojciechowski comme j'ai pu; malgré cela, au bout de quelque temps, ses écrits devinrent de plus en plus rares; je sentis que « la vie spirituelle » recommençait à s'endormir en lui.

Je décidai alors de me rendre à Barcin, comme j'en avais depuis longtemps l'intention, pour ie connaître personnellement.

Se rendre à Barcin, c'est une entreprise assez compliquée! Il faut prendre la petite voie Inowroclaw-Znin : rien ne m'éfraya autant que les chemins de fer locaux. Injustement, je l'avoue; mais, c'est devenu maintenant une superstition héritée des anciens temps, une superstition qui date du jour où, sur une petite ligne de Galicie, Debica-Bachorz, me semble-t-il, le train attendit une demi-heure, jusqu'à ce qu'on ait réussi à attraper le chien de madame la femme du chef de gare, qui partait précisément par ce train.

Mais cette peine me fut épargnée : grâce à l'amabilité de la firme Citroën, nous partimes pour Barcin dans une bonne petite « Citroën ». Nous filâmes comme le vent, avec à peine quelques

courtes haltes; à Lowicz, où le restaurant Polonais présentait des rideaux baissés, dignes de quelque Babylone; ensuite Kutno qui sentait mauvais; la coquette petite ville de Kolo tout en fleurs. A partir de Konin le paysage change, il devient moins plat, la route se faufile à travers les bois; nous passons devant des parcs romantiques, puis de nouveau le pays redevient monotone. Voici Szubin, Labiszyn, enfin Barcin.

Barcin a exactement 1628 habitants. Jusque-là, je ne le connaissais que par le livre d'adresses de Mosse; j'y avais envoyé là-bas quatre prospectus de la « Bibliothèque de Boy », au maire, au dentiste, au médecin et au pharmacien; hélas, sans résultat. Barcin possède une place du marché et quelques rues; c'est une ville très propre. Jakob Wojciechowski demeure rue Koscielna, dans sa propre maison; pas dans une misérable chaumière, mais dans une maison en maçonnerie, à un étage. Etes-vous contents? Moi, guère! J'ai peur que les murs de cette maison étouffent cet écrivain peu commun. Voici son histoire :

Jakob Wojciechowski est un exemple typique de l'activité et de l'énergie de notre paysan. Gagnant sa vie en Allemagne, et toujours « poursuivi » par sa famille à laquelle il envoyait de l'argent, il avait tout de même réussi à mettre de côté environ 6.000 marks allemands. Après la guerre, il se déclara polonais. « L'optant » Wojciechowski transporta ses économies dans l'une de nos ban-

(1) « *Le Courtisan* », ouvrage d'un écrivain polonais du XVI^e siècle, Nicolas Rej.



INTÉRIEUR D'UNE CHAUMIÈRE POZNANIENNE
(Musée Ethnographique de Poznan, collection de M^{me} Citrońicz)

ques où, après le drame de la dévaluation, elles se réduisirent à quelques « groszy » (centimes). Peut-on s'étonner que Monsieur Jakob n'eut plus de confiance que dans les biens immobiliers, dans la propriété? Il économisa de nouveau et réussit à se refaire un petit pécule mais son rêve était de posséder sa propre maison.

Il se trouvait dans une situation favorable, à la fois comme optant et comme lauréat de l'Institut Polonais de Sociologie; la Banque d'Economie Nationale lui promit un crédit à bon compte pour la construction de sa maison et il commença à la grâce de Dieu.

La construction était déjà en bonne voie, lors-

qu'on lui apprit par « une lettre tapée à la machine » et qui avait d'ailleurs passé par de nombreux bureaux... qu'il ne recevrait pas ce crédit; et il fallait terminer les murs, les recouvrir d'un toit!... Wojciechowski se serra la ceinture; avec son salaire journalier, qui s'éleva à 6 ou 7 zlotys par jour, c'est-à-dire environ 160 zlotys par mois, il fait vivre lui et sa femme et il paie peu à peu ses 4.500 zlotys de dette. Peut-on trouver étrange que, dans ces conditions, « la vie spirituelle se soit endormie en lui »?...

BOY-ZELENSKI.

(Traduit du polonais par M. Strowska.)



EN POZNANIE.

Fierté

Le très distingué collectionneur, M. H. de Favreuil, de Lille, nous fait à nouveau bénéficier des trésors de ses collections.

La pièce jaunie, presque effacée, que nous tenons entre les mains, est un cri de révolte grandiose contre les compromissions avec les oppresseurs de la Pologne. Nous y trouvons le secret de la résistance de la Pologne pendant le XIX^e siècle : il est dans la force invincible de son sentiment national, dans sa fierté poussée jusqu'à l'héroïsme.

LA CONFESSION DE FOI D'UNE POLONAISE.

Non, non, ce n'est pas mon âme qui pliera sous ce Machiavélisme politique, adopté maintenant par un intérêt sordide et vil! — Je croirais renier ma religion, tout sentiment du bien, du juste, du noble, si je lâchais l'indignation que j'éprouve.

Des amis me font souvent entendre ces mots : « Ne vous compromettez pas. Rapprochez-vous des persécuteurs. Eux seuls peuvent vous instruire du sort de votre fils, de vos neveux et de tant d'autres chéris dont vous ignorez l'existence depuis onze mois. Eux seuls peuvent vous faire rendre votre fortune confisquée. Car, enfin, que ferez-vous sans elle? avec un enfant à élever. Le roseau doit plier sous la tempête. »

Oui, dis-je. Mais ce roseau ne vit que dans la

boue — et je préfère la misère à la boue. « Le « ne vous compromettez pas autant » signifie en langage clair « Renier la cause sacrée. Blâmer, désapprouver, lâcher les efforts héroïques des dignes fils de la Patrie. Opposer un silence morne à toutes les horreurs d'une vengeance assouvie sur tous les vôtres! Soutenir, contre l'évidence, que ce sont de faux bruits, répandus pour augmenter la haine!... Révoltez-vous contre votre propre sang, votre conscience contre toutes ces saintes victimes qui gémissent depuis tant d'années sous le joug d'une persécution butée, pénétrante, comme le poison corrosif — qui en a fait périr une partie dans ce tombeau glacial — et qui le brave et le prépare encore pour ce qui reste. Arrachés journellement des bras de leurs mères, épouses, foyer domestique. Un peuple de nouvelles victimes la tombe froide et ténébreuse ouverte pour eux dans ces lointaines régions de la stupidité animale! Non contents encore, l'Oppressive les attaque dans leur honneur! grandes machinations dignes de Satan! Et moi! de leur sang, de leur race! je me tairais, je ramperais aux pieds des oppresseurs, je leur donnerais raison pour ravoir mon bien légitime!

Non, non. Plutôt le pain de l'hôpital! plutôt mendier dans les rues! Plutôt souffrir le martyre comme ces Saintes femmes que nous adorons,

parce qu'elles ont eu le courage d'être rebelles au Pouvoir souverain, qui voulait leur faire renier la plus sainte des causes.

Si j'étais née homme, je n'aurais pas hésité à me ranger sous la bannière de ma patrie. Venger son honneur, rétablir ses droits naturels et légitimes, soutenir un joug imposé par la force, abhorré par la force, abhorré par l'injustice, par l'oppression révoltante d'agents stupides et vils auxquels tout est permis, car le souverain ignore tout. C'est là le sillon que j'aurais tracé. Mais je suis femme, je n'ai d'autres armes à opposer que mes vœux, mes larmes et la voix de ma conscience, que je n'étoufferais pas pour tous les biens de la terre!

Si notre cause est perdue! Si Dieu nous abandonne! Le malheur commun me résignera au mien! Souffrir avec eux! comme eux! sera un brevet d'honneur pour moi, jeune fille que l'âge et la santé ont privé du bonheur d'offrir son bras à cette cause si juste, si chère à nos cœurs! La persécution est une (*illisible*) dont je connais le poids, car elle m'a meurtri cruellement, longtemps. J'ai aussi des tombes de famille couvertes de lichens sous la glace. J'ai suivi le chemin qui y mène. J'y ai passé dix-huit mois. Notre patrimoine deviendra la proie, la récompense d'un meurtrier des nôtres. Comme cela est arrivé tant de fois chez nous!

Mais!... il n'en jouira pas. A son aise! Le re-

mords se posera d'aplomb sur sa poitrine à son entrée en possession. Les cloisons de cette habitation, l'air qui y circule, l'en repousseront. Les tableaux de famille en costumes nationaux, les images reproduites des Chodkiewicz, Zamoyski, Iwanowski, Kosciuszko, Poniatowski, celles plus récentes d'un frère chéri mort dans les fers à Penza, de quatre neveux, d'un fils, languissant tous dans leurs déserts glacials. Ah! ces images réunies le poursuivront à chaque pas, la menace et les malédictions sembleront jaillir de leurs regards et le talonneront jusque dans son sommeil!

Et ce cimetière, où repose une victime chérie, dont les efforts impuissants en 1812 — une rude captivité — et une plus longue persécution, ont déposé dans le tombeau à la moitié de sa vie — et privé sa famille d'un époux, d'un père. Non, non, mon Dieu! Tu ne le permettras pas! Il ne jouira pas en paix de nos dépouilles. Il marchera sur des épines douloureuses dans les coins les plus reculés, les plus cachés de cette demeure. Tandis que la veuve et les orphelins qui lui restent auront un sommeil paisible, la sécurité d'une conscience pure, la confiance dans les promesses du Père céleste qui n'abandonne pas ceux qui suivent sa sainte loi, et souffrent pour la Justice. Le contentement intérieur leur tiendra fidèle compagnie, même dans un grenier, et sous les haillons de la misère.

Les anciennes Cartes de Pologne

Le savant professeur Romer est connu et estimé non seulement en Pologne, mais à l'étranger. Son grand mérite est d'avoir créé en Pologne une école entièrement nouvelle et d'avoir donné à la cartographie polonaise un développement magnifique. Les cartes polonaises créées dans les ateliers de M. Romer égalent, au point de vue de l'exactitude et de la perfection de l'exécution, les cartes étrangères.

Ces jours derniers M. Romer a exposé, au cours d'une conférence, les remarques que lui ont inspiré les collections cartographiques de la Royal Geographical Society de Londres, les plus riches du monde; il s'est surtout attaché à faire ressortir la place qu'occupait la Pologne dans les atlas étrangers.

La belle époque de la cartographie polonaise est le xvi^e siècle; ensuite elle décline et sur les cartes d'origine étrangère la Pologne est traitée en parente pauvre. Ceci est apparent d'abord sur les cartes hollandaises qui, parfaites au point de vue des détails, présentent d'énormes lacunes au point de vue des étendues. Le résultat en a été fatal. Les terres polonaises sont jointes désormais aux états de l'est de l'Allemagne, et les noms de villes eux-

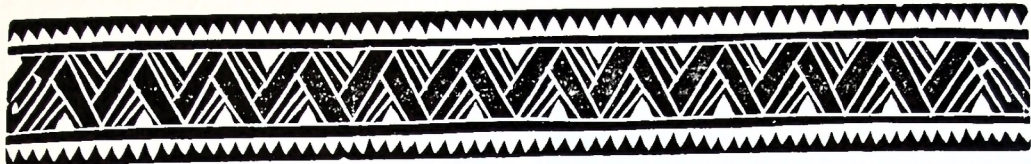
mêmes sont donnés en allemand. Si bien qu'au commencement du xviii^e siècle, la Pologne a cessé complètement d'exister sur les cartes terrestres; seules les cartes marines donnent les noms polonais du rivage de la Baltique.

Au moment de l'effort militaire héroïque entrepris pour classer les étrangers, au milieu du xviii^e siècle, la Pologne reconquiert sa place sur les cartes et la conserve jusqu'en 1830. Puis, peu après, on refuse de nouveau à la Pologne le droit de cité et en 1848 la Pologne disparaît complètement des cartes terrestres.

D'après le professeur Romer, l'une des causes principales des malheurs politiques de la Pologne réside dans l'inexactitude des cartes de géographie étrangères, et il est probable que c'est la même raison qui a donné naissance au projet de la trop célèbre ligne de Curson en 1920.

On ne peut encore aujourd'hui apprécier à toute sa valeur l'effort accompli par la cartographie polonaise pour faire disparaître de l'esprit de l'Européen d'Occident les dernières notions fausses sur la Pologne, qui proviennent de la cartographie étrangère.





CHEZ LES HOUTSOULES

Au Pays Vert et Rouge



Le Prut s'est creusé dans les rocs stratifiés de profonds ravins qu'il éclaire de son eau verte et dorée. Il traverse ou borde des vallées qui sont des parcs, des jardins, des oasis. Sur leurs pelouses si fraîches, elles portent les maisons houtsoules, construites en sapin, de la base au faite. D'un or clair quand elles sont neuves, elles prennent vite une teinte discrète et douce d'argent terni. Les montagnes, en longues chaînes tranquilles, accompagnent les vallées à droite et à gauche. Parfois, elles se resserrent, enferment les prairies et les bosquets de toutes parts, et la vallée devient un lieu perdu, exquis de solitude et de mélancolie. Elles se rapprochent encore, et il n'y a plus de place que pour une longue terrasse au bord du ravin. Les villas s'y cachent dans les touffes de noisetiers et chacun peut croire que le fracas du Prut est pour elle seule. Jaremceze occupe un de ces sites tout en aspects verticaux, et tout frissonnants de forêts. Au débouché de ses murailles rocheuses, voilées de bouleaux et de sapins, d'autres murailles, plus hautes encore, se dressent et barrent l'étroit horizon de leurs plans graves et purs. Worochta, par contre, s'étale à l'aise sur de larges et lumineuses croupes de prairies qui se

gonflent avec lenteur jusqu'aux hautes régions des bois sauvages.

Mais Jaremceze et Worochta sont devenues des villes d'eaux, peuplées de costumes à la coupe d'une simplicité prétentieuse et aux couleurs affolées. Les maisons houtsoules ont cédé la place à des villas bâties dans leur style, mais dont les proportions offusquent le paysage, habitué à plus d'humilité. Les paysans qu'on y rencontre sont des paysans d'opérette, figurants qui n'ont que trop conscience de leur pittoresque.

Allons à Mikuliczyn, dont le nom sonne comme une clochette, ou bien à Tatarow, qui rappelle les grandes invasions asiatiques.

C'est dimanche. Les petites églises de bois sont d'une fantaisie charmante, avec leurs coupoles et les longs auvents superposés, traînant jusqu'à terre, comme des crinolines à falbalas. Elles sont prêtes pour la messe.

De toutes les chaumières sortent les Houtsoules; ils vont en longues files sur les routes, musent sur les ponts, s'attroupent aux carrefours. Et voilà que le pays vert s'est fleuri de guirlandes rouges.

Riche couleur rouge, ton nom est synonyme de joie aux pays slaves. Les Houtsoules ont choisi le



rouge parmi toutes les couleurs qui embellissent la terre. A peine s'ils y associent un peu de jaune, qui rayonne avec la belle couleur pourpre, pareille alors à un éclatant coucher de soleil, — ou bien le noir, qui la met encore mieux en valeur. Le vert qui presse de tous côtés leurs chaumières, le vert du gazon, le vert des sapins, le vert des torrents, ils n'en veulent pas, ni de l'azur de ce beau ciel d'été. L'orangé, frère du rouge dans l'arc en ciel, est adopté pour le fond des fichus à grands ramage dont les paysannes se couvrent la tête. Mais rouges sont les broderies, rouges les tabliers, rouges les capes et les pantalons des paysans, rouges leurs bas, larges comme des bottes. La joyeuse couleur pique la montagne sans fleurs d'œillets ardents, de pivoines épanouies. Les douces pentes se mettent à flamber. Les routes sont des tapis aux teintes ardentes, les carrefours, des jonchées de roses rouges.

Quand cette pompe et cette gaieté se sera concentrée dans la nef de l'église, nos yeux en seront éblouis, notre cœur dilaté.

Enfin, nous arrachant à cette ivresse de couleurs, à ce vin qui coule à plein bords au pays houtsoule, nous devenons attentifs aux lignes des costumes, et un plaisir nouveau nous saisit, moins vif, plus profond.

Il y a un style houtsoule. Imprévu, audacieux, il déconcerte, il ravit, il emporte bien loin de la Pologne et de l'Europe vers les étrangetés asiati-

ques. Est-ce en Mongolie, est-ce en Chine que l'on trouverait des ressemblances avec ces silhouettes massives par le torse, étroites par la jupe, et dont les jambes prises dans des fourreaux massifs se terminent en des minuscules souliers à pointe coquettement retroussée? Les femmes houtsoules portent comme vêtement essentiel une longue chemise de toile blanche, dont le trait original sont les larges manches bouffantes, resserrées aux épaules et aux poignets par des bandes de riche broderie. Sur cette pièce élémentaire, deux tabliers rouges, aux bandes horizontales, se plaquent l'un par devant l'autre par derrière, laissant voir la longue chemise entre leurs côtés. Une bande d'étoffe aux motifs rouges, noirs et jaunes, les retient, en faisant plusieurs fois le tour de la taille, qu'elle cambre, et dont elle révèle la souplesse. Hiver comme été, la paysanne enfle son gilet de peau de mouton, tanné et brodé d'un côté, gardant la fourrure de l'autre, sans manches, épais et lourd ornement qui établit une masse carrée au-dessus de la jupe plate.

Nous avons vu à Paris, portés par des danseuses, des costumes analogues, qu'elles disaient « stylisés ». Ils ne donnaient aucune idée de ces beaux costumes authentiques. Comment serait-il possible de « styler » davantage ces lignes si simples, d'un effet si frappant? Et puis, pour la commodité de la danse, les belles personnes de Paris, adoptaient la soie, la fine laine, qui retombaient mollement ou s'envolaient au rythme de leurs pas. L'élégance des costumes houtsoules est dans la rigidité même de leurs matériaux : toile épaisse, lourds tabliers, gilets de cuir, bas de feutre. Rien ne bouge de ce harnachement, quand les Houtsoules marchent. Et s'il est incommode, il confère à ceux qui le portent un air hiératique, sacré, celui des très vieilles races qui connaissent le prix du silence et de l'immobilité.

Les graves Houtsoules qui pourraient prendre place sur des bas-reliefs égyptiens, cultivent pourtant la fantaisie décorative. Regardez de près ces



colliers en perles, ces broderies qui parent les épaules des femmes, le devant des chemises des hommes, ces décorations des serdaks et des besaces. Quel déploiement d'imagination, quelle invention inépuisable! Pauvres sont les matériaux : des fils de couleur, des aïllets de souliers, de petits clous de petits boutons de cuivre qui portent une ancre, une pensée, deux mains jointes. Mais la fantaisie aux mille caprices a disposé ces brimborions en magnifiques, en admirables compositions, chatoyantes de lumière, exquises de grâce. Les combinaisons toujours nouvelles, sorties de ces têtes paysannes, ont un lien commun. Et c'est encore le style. Il maintient toutes les créations dans une même note de sobre et parfaite élégance. Il repousse l'exagération comme la pauvreté. Qu'une fillette mal avisée copie les modèles de broderie trouvés dans une boîte de cotons, et en voyant ces motifs fleuris à la mode de chez nous auprès des créations houtsoules, vous ne pourrez vous tenir de crier au sacrilège.

Il y a bel et bien un art houtsoule. Il est arrivé à son épanouissement dans une civilisation paysanne complète. Il se retrouve dans l'architecture des maisons et des églises, dans les costumes, dans les objets d'usage courant : couteaux et pipes ciselés, boîtes de marqueterie incrustées de perles, superbe céramique aux tons verts, jaunes et noirs, tapis rayés ou kilims... En pleine floraison, il dédaigne les copies, il est généreux, abondant, plein de verve créatrice. Mais déjà, routes et chemins de fer l'assaillent, le pressent. Il va être à la fois recherché et traqué dans les forteresses de bois que constituent les maisons de Zabie. Sa place est déjà marquée dans les musées ethnographiques et les vestons commencent à remplacer les serdaks sur les épaules des jeunes garçons. Le jour, peut-être prochain, où s'éteindront les rouges illuminations du pays houtsoule, la terre aura perdu une de ses plus vives joies.

ROSA BAILLY.



Les Pierres Vivantes

Venceslas Berent, né en 1873 à Varsovie, fit de longs séjours à Munich et à Paris, et remporta le titre de docteur es sciences biologiques de l'Université de Zurich.

Ce savant a publié en 1894 une nouvelle : L'Instituteur, et un roman : Le Professionnel, qui dépeignent l'échec moral d'un étudiant essayant de devenir ouvrier par idéalisme. Vermoulure, en 1903, offre le tableau d'un monde malsain d'esthètes; Grains d'Hiver présente la Société varsoivienne à la veille de la guerre russo-japonaise.

A ces quatre romans s'ajoute en 1922 Pierres

Vivantes. Si le bagage littéraire de Berent est léger par le poids matériel, il est toutefois d'une valeur exceptionnelle. Pierres Vivantes suffirait à établir à jamais la gloire d'un écrivain. C'est une œuvre mystérieuse, débordante d'idées, réaliste, satirique, symbolique, tout comme ce xv^e siècle où se place l'action, entre le moyen Age et la Renaissance — et tout cela sous un style merveilleusement ciselé, dans une suite d'éblouissants tableaux.

Paul Cazin en a donné une traduction qui rend entièrement la beauté de cette œuvre, qu'on au-



W. BERENT.

rait pu croire intraduisible. Mais Cazin est pour Berent ou Weyssenhoff ce que Baudelaire a été pour Poe. Il dépasse tout éloge.

Les « Pierres Vivantes » sont l'histoire des « vagants », des baladins, qui tombent dans la ville bourgeoise, l'enlèvent un instant de liberté et de poésie, la menacent aussi de désordre et de débâche (1).

LANCELOT ET LA DAME.

Voici la grande salle, pleine de gardes, échelonnés le long des murs, le regard fixe, appuyés aux pavois bariolés. Derrière eux, une porte aux pentures et aux verrous puissants, pareille au couvercle d'un trésor de cèdre. « C'est ici... » pense-t-il. Et comme il lève les yeux en haut pour conforter ses esprits, il aperçoit au-dessus de la porte un ange de pierre, un lys sur la poitrine.

— Que Votre Seigneurie remarque la hauteur du seuil qu'elle doit franchir. Sa Majesté l'a fait faire en trois degrés, pour signifier la foi, l'espérance et l'amour.

Il traversa dans la ténèbre le triple seuil de ses désirs, ne voyant qu'un filot de lumière bleue qui

tombait d'une vitre de la fenêtre. Il ploya le genou, ainsi qu'il convenait, et entendit au-dessus de lui la voix du prince :

— Madame, voici celui qui, il y a un an, pourfendit les géants. Il est aujourd'hui mon captif. Je le livre à votre merci.

Dans un souffle bruisant et parfumé, les manches qui pendaient aux coudes de la dame enveloppèrent l'homme agenouillé, exactement comme des ailes d'anges, et deux mains lui furent tendues comme appui, pour qu'il se relevât. A peine avait-il réussi à se soulever, qu'il sentit sur ses lèvres le frôlement d'un baiser d'accueil. Le tenant toujours de ses doigts légers, elle le tourna vers les dames de sa suite, pour qu'il leur fit une révérence, puis, elle le conduisit vers la niche de la fenêtre.

— Asseyez-vous près de moi, mon doux sire, je suis bien heureuse de vous voir.

A ce gracieux accueil il voulut répondre dignement, d'après l'usage des cours d'amour. Mais il dut aller chercher les mots trop au fond de sa poitrine, et ils s'arrêtèrent dans sa gorge. Avec l'adresse qu'ont les femmes, la dame répondait pour lui, cherchant, ce faisant, occasion de plaisanter afin de l'enhardir.

Il n'entendait pas ce qu'elle disait. Il regardait en l'air comme pour suivre de l'œil l'envolée de ses rires.

Et il contemplait les arceaux brisés de la voûte, peinte en bleu d'azur et semée d'étoiles, comme on les voit à l'aube, — d'argent.

Cependant la dame pénètre dans l'embrasure de la fenêtre et prend place sur le coussin d'un siège qui, mieux qu'un tabouret, fait valoir la souplesse de ses formes et l'ampleur de son costume. D'or sont les cheveux de la dame, saupoudrés de l'éclat de la lumière, d'opale sont les entrelacs de perles de ses longues tresses qui tombent de sa guimpe argentée sur les céladons pâles de son bリアud de Frise. Et quand elle lève la main pour se protéger de la lumière, sa manche s'éploie et les yeux tremblotants des vitres, sorties de plomb, la criblent de saphirs, de grenats et de rubis. Et quand dans cette splendeur de couleurs et de lumières, elle sourit à celui qui la contemple, il lui vient à lui l'étrange idée qu'au milieu d'un arc-en-ciel de joie, l'étoile du matin en personne lui sourit, dans le chœur de ses sœurs. Et il lève de nouveau les yeux vers le bleu étoilé de la voûte.

Le prince, qui entretient les dames avec zèle, à l'autre bout de la salle, ne peut assez s'étonner du silence des deux amants. Quand enfin il s'enhardit à regarder, il voit que la dame, penchée sur sa chaire, étreint les têtes de bronze des appuis. Ses yeux luisent d'éclairs fureteurs, et sa bouche, si douce dans le sourire, s'est figée en un instant. D'un mouvement à peine perceptible de ses mains impérieuses, elle ordonne à sire Lancelot d'aller rendre ses devoirs aux dames, et en retour appelle le prince.

— Je ne sais vraiment ce penser du mutisme de ce chevalier. Il n'a pas dit un mot. Il ne voit

(1) Editions de la Nouvelle Revue Française, collection polonaise, 18 fr.

regarde pas, il entre en vous. Je ne m'étonne plus maintenant que la vague l'ait emporté, il y a un an, tandis qu'il regardait ainsi.

— Il a vu celle qui dispose de sa vie et de sa mort. Et ce n'est point par des mots qu'il a coutume de s'exprimer dans la vie, Madame, ce sont les poètes qui sont éloquentes dans l'amour. Et il est très incertain qui est *aptior ad amorem*, du poète ou du chevalier.

LA CATHÉDRALE.

Mais voici que pendant ce temps la tête de la procession s'est rapprochée du saint lieu. On ne l'aperçoit pas tout entier mais on le pressent. D'autant plus que le soleil à son déclin en couche l'ombre profonde sur ce pan de la ville. Au-dessus des toits rougissants, de leurs dentelures capricieuses et de la bousculade de leurs lignes, au-dessus de ce chaos de bâtisses humaines, se penchent, avec la sérénité des montagnes, les deux tours de la cathédrale.

Le maçon audacieux voulait les appointir en aiguilles aériennes, au milieu du vol des nuages. Mais la volonté du roi en a brisé les flèches à mi-hauteur, posant sur leur sommet tronqué deux couronnes gigantesques, afin qu'elle parussent de loin plus effrayantes, qu'elles surgissent au-dessus de la ville comme deux montagnes turricornes, aux fronts aliers, ceints du diadème, et qu'elles rappelassent aux hommes ce que dit l'Écriture : que Dieu est un roi élevé, terrible et grand, qui domine toute la terre.

Les colonnes effilées de ces montagnes se sont accrochées l'une à l'autre, elles étagent des cintres aigus comme les motifs d'un ostensor, toujours plus haut, toujours plus haut. Ces rubans de pierre déchiquetés, pareils à des arcs de verdure, ces piliers dont les cannelures rigides semblent creusées par le ruissellement des eaux, ces chapiteaux qui s'élancent comme le jaillissement pétrifié d'une fontaine : tout cela c'est le décor triomphal de la maison de Dieu.

Ces pierres, que la main de l'homme façonne et fait s'épanouir, se tissent devant les yeux en toiles d'araignée, fument en l'air comme une brume argentée et grisâtre, véritable nébuleuse de création inachevée qui repose sur le sommet de l'église comme la rosée de l'Hermon sur Sion...

Dans le triomphe du Sixième Jour, la figure de l'homme en émerge. Tout est plein d'elle. Là-haut, parmi les ténèbres décevantes des galeries, là-bas, dans les angles, au faite de ce mur, au long des corniches et des arcatures, étrangement enchevêtrées — partout affluent les pierres vivantes. Comme on ne peut discerner, sous les reflets du cotichant, leur forme et la marque de leur sainteté, il semble que sur ces échelles de Jacob, les neuf chœurs des Anges gravissent les sommets de l'église, chantant l'hosanna des architectes et des tailleurs de pierre, — et proclamant que Dieu est un roi élevé, terrible et grand au-dessus de toute la terre.

C'est ce que proclament en ce moment, comme des trompettes angéliques, les cloches de bronze des deux tours. Il semble que leur sonnerie déloge la chauve-souris de ses cachettes. Au bord de

la plus basse corniche se penche une gargouille au corps de lézard et dont le bec ricaneur inspire l'épouvante.

Car il ricane ouvertement de son bec muet, ce corbeau des Sabbats. Il faut croire que le démon de la ville se réjouit, au fond des enfers, de ces bourgeois qui s'avancent, bouffis d'orgueil, devant cette maison de Dieu, que par la volonté de Dieu a créée le génie de l'homme — avec l'âme et la poigne des vagants.

Lorsque les notables de la ville daignent paraître devant les autels du Seigneur, seul l'accès du porche, vestibule de l'église, est permis aux vagants, à toute la famille du goliard, — pour que l'ordre et la bienséance soient observés dans la société.

Mais voilà que déjà ont atteint les degrés les premiers de la procession, troupe bigarrée de stropiats tortus, de mendiants, de vieilles sempiternelles, peuple toujours pressé d'arriver là. Des foules nombreuses se dirigent, pendant ce temps, de tous côtés, vers l'église. Les vieillards aveugles qu'on a laissés, ce jour-là, dans les chambres des maisons, sortent comme les fantômes chenus des vieux âges; ils étendent leurs bras décharnés vers le cortège, suppliant en balbutiant qu'une âme charitable les conduise, — Dieu lui-même devant la payer de sa peine. Derrière eux, leurs arrière-petits-enfants, marmots pieds nus, en chemise, se fauflent dans la rue, piaillent parce que leur mère ne les a pas emportés dans ses bras. Ils agitent leurs menottes et partent de leur bon pied, ces petits troupeaux pleurards; la course redouble leur chagrin — ils volent vers l'église, ces petits pigeons candides.

Ça et là, les familles emportent avec leur lit les grands malades, afin qu'une fois au moins dans l'année ils puissent entendre la sainte messe. Les mendiants, largement couverts d'aumônes par ces grabataires, se réjouissent autour de leur lit, sautant, dansant, applaudissant. Et ils semblent chanter en chœur : « Battez tous des mains; célébrez Dieu par des cris d'allégresse. »

En un mot, toute une ville, changée en une famille joyeuse d'errants, en une multitude de pèlerins en fête — tel est pour l'âme le *figmentum* du pieux rassemblement d'une procession.

Déjà les attend la nauf des âmes; elle se balance sur les eaux calmes de sa rade; on voit osciller ses deux mâts dans la forêt de ses cordages et de ses voiles. Elle va lever l'ancre et voguer — au delà des mers, vers la Terre Sainte — vers le Calvaire même. Dans cette Arche il y a assez de place pour toutes les âmes de la ville.

Derrière celui qui est le bon frère des plus méprisés, derrière le Franciscain qui conduit la procession, pareils aux oiseaux migrateurs qui suivent leur guide, les gens se déversent de toutes les ruelles, en troupes tumultueuses et pressées. Tremblants, la conscience inquiète, les marchands ferment au plus vite les éventaires de leurs boutiques. La marée du populaire monte à travers les rues avec le bruit des grandes eaux.

La maison de Dieu et du peuple qui résiste si fièrement aux violences et à la rapacité des puissants, le château du peuple dans la ville, opposé

aux châteaux des seigneurs, appelle maintenant avec toute l'insistance de ses cloches. Aussi, toutes les foules se hâtent. Et il semble qu'en ce moment les cloches sonnent à toute volée la solennelle espérance du peuple : « Les liens de ma servitude seront brisés. Mon âme vivra. »

TABLEAU PAÏEN.

(*Le goliard, ancien clerc, et la ballerine, sa maîtresse, se trouvent parmi des ruines païennes.*)

— Vénus! Vénus!

Ce cri idolâtre déchaina sur le goliard les sortilèges de ce lieu maudit.

Les tronçons des fûts fracassés se rejoignirent soudain à ses yeux; les entablements et les chapiteaux ébréchés se complétèrent. Un temple énorme surgit, avec son toit sur ses colonnes. Les fragments de marbre, polis par le hasard, ou auxquels le caprice de la nature avait donné une forme, devinrent une série de statues de dieux, le long des murs. Au milieu, un autel blanc orné de lierre, et que l'encens du sacrifice entoure de nuages et de banderoles de fumée...

Une voix s'élève :

*Quid dedicatum poscit Apollinem
Vates? Quid orat, de patera novum
Fundens liquorem?*

Il se voit lui-même près de l'autel. Il est à genoux, vagabond à demi-moine, sa viole sur le bras, dans son noir et pesant habit de clerc, poudreux de la poussière des livres et crotté de la boue des grands chemins, jongleur de l'esprit du temps, le front aussi sombre et aussi lourd que son costume. Prostré sur les marches de l'autel, il achève tout bas la prière :

*...Non astuosus gratâ Calabriae
Armenta; non aurum, aut ebur Indicum...
Frui paratis, et valido mihi,
Latoë, dones!*

Non moins ardents que le cri de la ballerine tout à l'heure, sont sortis de sa poitrine les derniers mots de l'imploration. Et secouant à moitié le charme, il comprend que dans ce cimetière de dieux, les pierres vivantes lui ont parlé, par les vers d'Horace, revenus à sa mémoire. La veille encore, assis sur une borne, dans une rue de la ville, il lisait ce livre que la fille avait volé pour lui aux moines.

— Encore elle! pense-t-il avec malveillance.

Il chasse de son front le magique envoûtement qu'a jeté sur lui ce cri idolâtre. Mais en vain. Les yeux du poète errant ne peuvent voir devant eux que l'autre monde.

Voici un bloc de marbre, sillonné de cannelures. Il l'examine de près. Ce sont les plis d'une toga sur un torse; en haut la trace d'une cithare brisée. Comme un tronc de colonne renversée, ce tronc s'est enfoncé en terre obliquement avec ce fragment attaché à sa poitrine. C'est sans doute le dieu qui reçoit ici les prières de la Muse; c'est lui

qui touche les fronts élus d'un rayon de divine sérénité.

Aussitôt, le goliard est réellement à genoux au pied de l'autel qu'il vient de trouver dans ces ruines. Et sur la table de marbre, il caresse de la main les formes de Pan qui danse avec sa flûte. Et il se répète les paroles de l'ode que la flûte semble accompagner :

Faune numpharum fugientum amator...

Il y avait du rire dans cette prière de l'autel païen, et de la joie, et des battements de mains...

Tout à coup, il heurta, comme une boule, une tête de bronze, d'un vert noirâtre, aux yeux blancs...

« Le diable? » se demande-t-il avec un frisson. Mais ces yeux n'expriment pas une méchanceté satanique. Un éclair, une flamme vive se cache dans le sourire de ces prunelles; les paupières, aux confins de l'ivresse, sont légèrement fermées. La bouche est grave de songerie, tandis que le dieu barbu, propice aux hommes, leur sourit par la sérénité de son front couronné de pampre.

Le goliard devine. C'est Bacchus, à l'âge mûr, Dionysios! Et ce langage contradictoire de la bouche et des yeux du dieu, verse dans les veines du goliard un peu d'enthousiasme qui s'exprime par cette soudaine réminiscence :

*Quo, me, Bacche, rapis tui
Plenum?*

*.....
Dicam, insigne, recens, adhuc
Inductum ore alio*

*.....
Nil mortale loquar. Dulce periculum est
O Lenace, sequi deum
Cingentem viridi tempora pampino.*

Le paroles de l'ode se rompirent; la pensée sauta soudain de côté. Et la main se tendit comme pour saisir le mystère de sa propre vie qui, en ce moment, flottait, semblait-il, à côté de lui.

Et comme il était ainsi par les yeux et par l'âme, dans d'autres mondes, il ne s'aperçut pas que, des fourrés, sortait son amante, étrangement transformée après sa récente adoration de la pierre. Toujours nue, elle ressemble maintenant, avec sa peau brune dorée, à un vestige antique. Ses bras étendus semblent appeler le grand vainqueur des chagrins et de l'accablement : elle se pénètre de sa grâce; son visage pâlit, ses yeux s'embrument, tout son corps vacille comme étourdi, ébauchant une danse inconsciente... Sur la plante de ses pieds, souple comme une chatte, elle décrit autour du goliard un cercle magique, afin de chasser de sa tête les cauchemars de l'Acedia, d'expulser de son capuchon les nostalgies du cloître; afin qu'il retourne *corde jucundo* avec ses camarades errants, à travers les chemins du monde.

La joie même de la vie s'était nichée au milieu des ruines du vieux temple, comme fixée par enchantement dans son silence sépulcral.

Et le goliard lui-même se pétrifiait en statue, prenait l'expression et le geste du marbre, enivré du vin de Bacchus.



La Vieillesse des héros



VARSOVIE célèbre cette année le centenaire de l'insurrection de novembre. Cent ans — en apparence — c'est un laps de temps bien long pour les individus. Dans la vie des nations, cent ans ne forment nullement un fossé entre les générations.

Ainsi chez nous se perpétue la tradition de la

NUIT de novembre. Il n'y a plus un seul survivant de cette époque qui s'en souvienne. Ceux qui sont venus au monde au bruit des canons de Grochow et qui ont sucé, avec le lait de leur mère, la liberté temporaire de leur nation, nous ont déjà quittés ou s'enfoncent dans l'oubli de la vieillesse. Cependant, bien que nous n'ayons pas de témoins directs de cette époque, elle vit en beaucoup d'entre nous qui appartiennent à la vieille génération d'aujourd'hui.

Car, de quoi se composent les vieilles générations? Des hommes nés il y a 70, 60, 50 ans. Ces hommes sont venus au monde 30, 40 ou 50 ans après l'insurrection; ils ont trouvé pendant leur enfance, dans leur entourage, des figures vivantes qui appartenaient à l'autre époque d'il y a cent ans, ils ont fréquenté cette ancienne génération, ils ont recueilli ses traditions et la rayonnante légende de son héroïsme. Ils ont vu de leurs yeux les vieux uniformes conservés pieusement par les familles, et la croix de « *Virtuti militari* » accrochée à un ruban fané, noir et vert. Ils sont entrés en contact avec la réalité historique, bien que leur propre réalité historique fut déjà autre et éloignée de celle-là.

Dans l'obscurité de la nuit qui régna sur la Pologne après l'année 1863, ils brillaient encore de la lumière d'il y a 30, 40 ou 50 ans, et ils répandaient les rayons de l'espérance sur la plus malheureuse des générations, celle qui, « née dans l'esclavage, a eu des chaînes pour langes ». Cette lumière eût vive, comme était vive la parole que les petits-fils écoutaient sur les genoux de leurs grands-pères, les anciens soldats de l'ancienne armée polonaise. »

A la douce lueur de la lampe familiale, on racontait aux enfants les histoires de Grochow, Olszynka, Dobro, Ostrolenka et Wola. On ne trouvait

pas cela dans les livres, car les livres qui en parlaient étaient interdits. De vieilles gens au visage guerrier, aux longues moustaches blanches, déroulaient le fil de leurs souvenirs inépuisables et liaient avec ce fil les âmes de leurs petits auditeurs à l'époque dont ils étaient les représentants.

Des représentants qui disparaissaient l'un après l'autre. De plus en plus souvent apparaissait une rubrique nécrologique dans laquelle on lisait, après le nom du défunt, la mention typique « ancien officier de l'ancienne armée polonaise » ou « ancien soldat de l'ancienne armée polonaise ». On ne pouvait rien dire de plus de ces défunts, ni dans quels régiments ils avaient servi, ni où ils s'étaient battus, ni quelles avaient été leurs blessures, et cependant, à la vue de ces nécrologies, les yeux s'emplissaient de larmes. C'est ainsi que l'on saluait les derniers soldats polonais.

Cependant, ils ne mouraient pas tout entiers. Ils laissaient un héritage, ces semences merveilleuses qui ont fait naître ensuite dans les jeunes âmes les épis de la foi en un meilleur avenir.

C'étaient des gens étonnants! Ils ne se sentaient pas à leur aise dans une société qui s'était déjà transformée; ils pensaient et aimaient d'une autre façon que les générations plus jeunes. Ils étaient à demi étrangers. De toute leur âme, ils s'enfonçaient dans les beaux souvenirs de leur jeunesse.

Déjà, par leur aspect, ils se distinguaient des passants habituels de la rue. Leur pantalon de nankin avec des boucles, leur redingote grenat attachée haut sous le cou, leur haut-de-forme gris-cendre sur la tête éveillaient le respect, comme un fragment du passé.

Entre les années 1870 et 1880, on pouvait encore les rencontrer à Varsovie plus souvent que nous ne rencontrons aujourd'hui des vétérans de 1863. Ceux-là nous les reconnaissons à leur uniforme, tandis que nous reconnaissons les autres à leur dignité extérieure, à leur culture spéciale, à la souplesse et à la dignité de leurs gestes. Quel salut, lorsqu'un « ancien officier de l'ancienne armée polonaise » rencontrait une dame de connaissance dans la rue! Quel sourire aimable fleurissait son vieux visage, comme il enlevait avec grâce son haut-de-forme gris-cendre et quel arc il lui faisait décrire dans l'air...

Je me souviens de beaucoup d'entre eux... Je suis né en 1871, c'est-à-dire 40 ans après la guerre polono-russe de 1830-31; je les ai vus quand j'é-



VICTOIRE.

Polonais



HÉRAKLÈS.



EVE.
(Aux jardins du Trocadéro.)

d'Edouard Wittig

tais petit et je les ai connus. « Ces messieurs » fréquentaient « en camarades » la maison de mon oncle maternel. Camarades non de classe, ni de bureau, mais camarades de régiment, camarades d'exil. Je les contemplais avec admiration. Je les contemplais, sachant déjà qu'ils étaient « de l'histoire », car mon grand-père m'a fait de bonne heure comprendre ce qui s'était passé 40 ans avant ma naissance. Sous sa direction, à 6 ans, je visitai le champ de bataille de Grochow et je m'en suis souvenu toute ma vie; je sais où se trouvait tel régiment, à quel endroit Chlopicki fut blessé...

Dans les vieux retranchements couverts de myosotis et de mousse glissante qui entouraient le petit bois de pins de Krzemion, j'ai même détéré une cartouche moscovite que j'ai longtemps gardée en souvenir.

Je savais donc qui je fréquentais et je donnais volontiers à ces vieux messieurs un « papier » pour allumer leur pipe, un morceau de journal roulé et enflammé, pour pouvoir seulement m'approcher d'eux et écouter leurs conversations.

Mais ils parlaient peu. Ils étaient déjà vieux, très vieux. Ils s'asseyaient dans des fauteuils, les uns en face des autres, ils buvaient du vin de Hongrie dans de gros verres de cristal et ils s'entouraient de flocons épais et bleuâtres de fumée. De temps en temps, une voix émergeait de ce nuage : « oui », puis une autre voix répondait aussi : « oui ».

Je ne comprenais pas alors ce silence. Je l'ai

compris beaucoup plus tard, quand je me suis aperçu que ces vieillards, en disant « oui », ne causaient pas entre eux, mais avec leurs souvenirs.

Parfois je courais à la cuisine et là je trouvais... des soldats polonais. Des scieurs et des bûcherons qui venaient avant l'hiver scier et fendre les grands troncs de pins que l'on entassait dans la cour; c'étaient « d'anciens soldats de l'ancienne armée polonaise ».

Le jardinier qui venait en novembre couper les choux pour les faire aigrir, était aussi un « ancien soldat de l'ancienne armée polonaise ».

De même le cordonnier qui réparait les souliers de toute la maison. De même le tailleur.

Tous appelaient mon grand-père « Lieutenant! », et ils se tenaient au garde à vous devant lui; ensuite ils recevaient, en témoignage de « camaraderie » un petit verre d'anisette.

Ceux-là étaient beaucoup plus jeunes que les autres. Engagés presque enfants encore, ils ne comptaient guère plus de 65 ans. Ils se portaient beaucoup mieux que les officiers, car ils n'avaient pas eu tous les soucis et toutes les inquiétudes qui déchiraient alors la classe intellectuelle.

Ce qui me frappait le plus, et ce qui s'est le mieux conservé dans ma mémoire, c'était la fierté avec laquelle ils se rappelaient leur temps de soldat et leur attachement à la cause nationale.

Z. DEBICKI.

La « Brèche des Polonais » à la Meije

MM. Birkenmajer, Golcz, Narkiewicz-Jodko, J. A. Szczepanski et le docteur Dorawski, de la Société des Tatras, se sont lancés l'été dernier à l'assaut de la plus redoutable de nos cimes alpines : la Meije.

La comparaison entre les Alpes et les Tatras ne se fait pas toujours aux dépens des Tatras. Les Tatras, il est vrai, ne possèdent pas les glaciers des Alpes — ce ne sont pas d'énormes murs rocheux tels que l'Ailefroide ou la Meije — leur plus haut sommet n'atteint pas 4.000 mètres, mais 2.600 mètres à peine, point de monstrueuses crevasses, mais par la beauté de leurs paysages, ils égalent les Alpes, si même ils ne les surpassent.

Dans les Tatras, la variété des paysages est enchanteuse. Le touriste qui arrive au Morskie Oko regarde le lac majestueux qu'entoure une verte et sombre forêt; immédiatement au-dessus il aperçoit en levant les yeux les montagnes dans toute leur splendeur menaçante : les mornes étendues, les neiges éternelles, les cheminées déchaquetées et les grandioses murailles rocheuses. Dans les Alpes au contraire ces paysages sont éloignés les uns des autres; les massifs rocheux sont vastes, et ils oppriment par leur énorme masse.

Le touriste qui arpente les Tatras rencontre presque chaque jour des troupes de chamois et il aperçoit des marmottes qui glissent dans leurs terriers. Rien de semblable dans les Alpes de la région de la Meije. Ces montagnes semblent privées de vie.

Ce sont de hautes montagnes, il est vrai. Le Taterniste, habitué aux courtes distances des Tatras, se sent d'abord étourdi par l'espace et les différences de niveau. Pour gravir telle montagne, qui en apparence est tout près de nous, il faut monter pendant plus de mille et quelques cents mètres.

Enfin, dans ces montagnes neigeuses, l'homme est beaucoup plus dépendant du temps que dans les Tatras; on ne peut franchir la majorité des routes alpines lorsque les roches sont recouvertes de neige. L'expédition polonaise est tombée sur le temps peut-être le plus mauvais : de l'avis unanime des connaisseurs, il n'y avait pas eu, depuis longtemps, d'été aussi détestable. Les chutes de neige se succédaient sans interruption. Pendant l'excursion, la neige est tombée huit fois; les alpinistes comprennent ce que cela représente!

Il faut donc apprécier d'autant plus la persévérance de toute l'excursion qui ne s'est laissée dé-



LE LAC « MORSKIE OKO » DANS LES TATRAS.

courager par aucun contre-temps et qui a réussi malgré tout à réaliser son principal dessein : conquérir la première classe et se mettre en état de coopérer avec les autres peuples de l'Europe occidentale, à la conquête des montagnes exotiques. Laissons maintenant les hardis « Taternistes » nous faire part de leurs impressions.

« Le refuge du Promontoire est situé à 3.092 mètres de haut.

Avec de lourds sacs sur les épaules, nous mîmes 7 heures pour atteindre le Promontoire. Il pleuvait. Pour nous, habitués aux refuges des Tatras disséminés dans les vallées, le Promontoire nous fit une impression peu ordinaire. Le bord tombe à pic d'une hauteur de 200 mètres jusqu'au glacier des Etançons, et remonte à pic vers le sommet de la Meije. Le glacier et les rochers commencent exactement à un pas de la porte d' refuge.

Au Promontoire, un Hollandais silencieux attend son compagnon qui est parti à la Meije avec le célèbre guide Solleder. Pendant la nuit, il gèle et une tempête de neige fait rage. Les compagnons du Hollandais ne reviennent pas. Le lendemain, le temps est meilleur. Le Hollandais fantôme sort; il ne sait pas encore que son compagnon a été miraculeusement sauvé d'une avalanche de pierres où a péri Solleder. Maintenant, le cadavre du guide gît quelque part, seul, sur la blanche étendue de glace.

Au Promontoire nous avons comme but principal : atteindre la Meije par la muraille sud. C'est un mur rocheux de 900 mètres, qui descend vers le glacier des Etançons. On avait attaqué 17 fois la Meije elle-même avant que le comte Boileau de Castelnau ne réussît à la conquérir en 1877 —

combien plus souvent encore avait-on essayé par la muraille sud, un des plus célèbres problèmes alpins! Nous décidâmes de nous mesurer avec elle.

Il fallait d'abord examiner la muraille. Deux d'entre nous se mirent en route dans ce but, tandis que deux autres se rendaient au voisinage de la Brèche de la Meije (3.357 m.) pour l'étudier du côté du nord. Le compte rendu est très sombre; de la neige et du verglas, tout à fait extraordinaires en cette saison. Golcz assure qu'il y en a même plus que dans un hiver normal. Il nous faut au moins une semaine pour pouvoir essayer de pénétrer dans cette effrayante muraille. Inutile de se le dissimuler, le temps nous est franchement contraire. Mais les contre-temps ne nous abattront pas.

Le lendemain, le temps se remet au beau et une chaude lumière commence à faire fondre la neige et la glace. Trois sommets seulement sont relativement libres de neige.

Trois d'entre nous, Darowski, Golcz et Szczepanski, se dirigent vers eux. Nous avançons sur le glacier rapidement et sûrement.

Nous arrivons au pied des murailles à 8 heures du matin. Personne ne les a encore conquises; que faire, puisqu'il n'y a pas moyen de les ronger! De loin, elles paraissent sèches, de près elles se révèlent couvertes du verglas fatal. Dans ces conditions, notre essai de passage par la muraille des Chamois est inutile.

Notre attaque par le col des Chamois à 3.150 m. (entre les Chamois et les Aigles) ne réussit pas davantage. Ce sommet se dresse presque verticalement : personne encore n'a même essayé de l'atteindre. Avec les plus grandes difficultés, compa-



DANS LES KARPATHEES ORIENTALES.

rables à celles que présente la traversée de la muraille sud de la « zamarla Turnia » dans les Tatras, nous réussîmes à faire les trois quarts du chemin. Mais les montagnes lisses et à parois verticales se montrèrent inaccessibles. Nous dûmes effectuer une retraite honorable vers l'Aigle (3.260 m.). Celui-ci nous laissa passer rapidement, en une demi-heure. Du sommet, nous regardons de nouveau la muraille sud de la Meije. Il y a toujours beaucoup de neige et de glace, beaucoup ! Mais pouvons-nous encore attendre ? Et d'ailleurs, nous ne quitterons pas le Promontoire sans avoir attaqué la Meije.

Déjà la nuit s'est levée, claire comme une nuit polaire. La lune glisse dans le ciel glacial et sans nuages. Les roches et les neiges de la Meije brillent au clair de lune. Demain, nous nous mesurerons avec elles.

L'aube se levait à peine quand notre quatuor se trouva aux pieds de la muraille sud.

Tout à coup, nous apercevons à notre droite, sur le glacier des Etançons, un groupe de gens. C'est une caravane d'ouvriers pour transporter le cadavre du guide Solleder qui gît depuis deux jours au pied du mur de la Meije. Tout de suite, ils commencent à descendre et alors nous apercevons le cadavre enveloppé dans une étoffe sombre, qu'ils tirent derrière eux. Les premières impressions de ce jour ne sont pas trop agréables !

Nous arrivons bientôt à la crevasse, au bord du glacier. Nos craintes sont réalisées ! Le passage à l'endroit marqué sur la carte est impossible. Entre la glace et les rochers, la crevasse a ici 5 mètres de large et 30 mètres de profondeur. Nous cherchons donc un autre passage. En haut — à quelques dizaines de mètres à gauche — un frêle pont

de neige est jeté par-dessus la crevasse. Nous le franchissons et nous arrivons sur un terrain rocheux, mais vierge, où nous devons trouver nous-mêmes la route qui nous mènera sur les traces de nos prédécesseurs.

Nous traversons un petit plateau à crêtes vives, une cheminée très dure avec des roches aiguës qui la surplombent, pour déboucher enfin sur un terrain plus facile où nous tournons à droite, et nous retrouvons le chemin suivi par Dibona, le premier conquérant de la muraille sud de la Meije.

Maintenant nous voici sur une partie moins escarpée et plus facile à gravir. Aussi, sans nous servir de la corde, nous atteignons rapidement l'énorme cheminée rocheuse qui descend de la brèche Zsigmondy. La partie médiane, qui compte environ 180 mètres de haut et qui est remplie de neige glacée, traverse notre route.

Nous constatons tout de suite que le passage de cette cheminée est un grave problème, car on voit au fond de nombreuses traces de pierres. En effet, dès que nous pénétrons dans la cheminée, nous entendons le sifflement et le heurt des boulets rocheux qui font des ricochets sur la neige et les roches. Nous nous baïssons devant eux, comme nous pouvons, en nous serrant contre le mur de gauche de la cheminée. En même temps, nous avançons péniblement, mais avec persévérance, vers le haut.

Bientôt — comme à la guerre — nous nous habituons à ce bombardement incessant. Mais nous regardons vers le haut avec inquiétude, car le soleil a déjà commencé à briller au fond de la partie supérieure de la cheminée. Sous l'action de ses rayons, les morceaux de glace qui retiennent les roches se mettent à fondre. Tout à coup nous en-

tendons dans le haut un bruit sourd. Quelqu'un crie : « l'avalanche », nous nous aplatissons contre les rochers en nous couvrant la tête. A ce moment, une énorme avalanche de pierres de différentes grosseurs tombe, de quelques centaines de mètres de haut. Les petites sifflent sur un ton aigu — les gros blocs roulent dans la neige, comme des boulets, se heurtent au mur et éclatent en mille morceaux. Cet enfer dure quelques minutes qui nous paraissent bien longues. Par miracle, pas un de nous ne reçoit le plus petit débris!

Nous nous précipitons vers le haut, vers la délivrance, sur la muraille ouverte où les pierres ne nous menaceront plus. Mais c'est très long de creuser des degrés; voici déjà deux heures d'une tension nerveuse exaspérée. Enfin nous sommes au pied de l'énorme rebord de notre cheminée, dont il faut franchir le fond pour sortir de l'autre côté sur le mur. Moment dangereux! Celui qui vient en tête reçoit trois projectiles, d'ailleurs inoffensifs. Tous ne sont pas encore réunis sur les roches où l'on se trouve en sécurité, lorsque — au dernier moment, une seconde avalanche de pierres, encore plus menaçante que la première, se détache. De nouveau, pendant un long moment, nos cœurs cessent de battre — de nouveau nous constatons avec joie que nous sommes tous sains et saufs.

Nous reprenons notre route au soleil, à travers les roches séparées par des langues de neige et de glace. La glace nous impose un travail effrayant, il faut creuser des degrés au marteau, il faut même enfoncer le piolet pour préserver celui qui est en tête. Tout cela, nous le devons aux conditions atmosphériques exceptionnellement défavorables qui règnent dans ces montagnes. Normalement, il n'y a pas de glace à cet endroit.

Enfin à 14 h. 40, nous atteignons un lambeau de neige triangulaire qui se trouve au pied de la partie la plus élevée, la plus à pic de cette muraille. Les deux tiers de la route sont déjà derrière nous. Ici seulement nous nous reposons et nous goûtons à nos provisions — la première fois après 8 heures d'escalade. Mais nous n'avons pas beaucoup de temps : le repos est court. Une heure après nous arrivons, à travers la neige, près d'une petite cheminée escarpée. Celle précisément d'où, il y a 46 ans, Emile Zsigmondy roula dans l'abîme.

La petite cheminée nous conduit sur une petite surface à pic que nous traversons à gauche pour nous rendre dans un canal rocheux profondément creusé dans la muraille. Un seul coup d'œil sur ce canal suffit pour anéantir nos espérances d'arriver aujourd'hui au sommet. Car ce canal est entièrement recouvert de glace; il crée même par endroits de véritables cascades de plusieurs mètres. Il nous faudra des heures pour passer. Or, la nuit va arriver dans deux heures.

Nous décidons donc d'établir notre campement sur cette plate-forme. C'est bientôt fait. Nous enfonçons deux piolets dans la roche, et nous nous y attachons tous, pour ne pas glisser, en dormant, au fond du précipice. Nous enlevons nos souliers et nous enfonçons nos pieds dans nos sacs. Audessus de nous, nous déployons la toile de tente et, après une collation spartiate, nous nous abandonnons au sommeil.

Le lendemain le temps s'est décidément gâté. De lourds nuages pendent à l'horizon. Nous nous mettons au travail. Selon nos prévisions, il nous faut 2 heures et demie pour traverser les 20 mètres de canal.

Pendant ce temps la neige commence à tomber et elle va nous tenir compagnie — avec de courtes trêves — jusqu'à la fin de notre excursion; elle rend encore plus pénibles les conditions déjà si mauvaises dans lesquelles nous nous trouvons, et elle prolonge la durée de notre excursion.

Nous sortons enfin du canal et nous marchons quelque temps sur le roc. Un peu plus haut nous devons trouver un terrain plus facile. Nous y arrivons et... le découragement nous coupe les jambes! Ce terrain « facile » est couvert d'une épaisse couche de glace. Nous taillons cette glace pendant deux heures; enfin nous sommes sur la dernière plate-forme, contre le bloc du sommet. Nous n'avons plus que 80 mètres à faire.

La description d'après laquelle nous nous guidions — jusque là très bonne — devient tout à fait inexacte. Nous voyons cependant dans le haut la brèche à laquelle mène « la route de Dibona ». Nous nous dirigeons vers elle en suivant notre propre route sur un terrain très difficile. Enfin, deux longueurs de corde seulement nous séparent d'elle. Mais évidemment, tout a changé depuis l'année 1912, c'est-à-dire depuis le premier passage. Toute la partie de roches friables a dû s'ébouler et le passage est maintenant impraticable.

Il ne nous reste plus qu'à retourner sur nos pas et à chercher le passage d'Armand-Stofer de 1927. Nous enfonçons nos piolets et nous descendons à la corde à travers les rocs suspendus. Ensuite nous tournons plus à droite. Ici la roche est résistante, mais elle est si escarpée et si mal disposée que le passage nous paraît impossible.

Nous montons au milieu de difficultés inouïes. Enfin nous nous trouvons au pied d'une cheminée qui conduit au sommet. C'est la tant désirée « cheminée terminale ».

Golez l'attaque le premier. Nous l'observons en silence; il avance lentement, mètre par mètre, dans cette petite cheminée de 25 mètres de haut. Plusieurs fois, il doit reculer et se reposer! Encore 8 mètres, encore cinq, encore un!

Il disparaît; est-il au sommet? Les minutes passent; nous ne voyons plus que ses pieds. Nous l'appellons avec inquiétude. Il nous répond. Oui, il est au sommet, mais, épuisé de fatigue, il s'est couché sans forces sur le roc et il se repose.

Il est 19 h. 30 quand le dernier d'entre nous atteint le sommet. Sans prendre une minute de repos nous nous dirigeons vers la cime de la Meije Centrale, appelée aussi le Doigt de Dieu. Et nous descendons immédiatement à la brèche Joseph Turc, car il fait déjà noir.

De la brèche, il faut descendre pendant 40 mètres à la corde le long d'une surface glacée dont la pente est extraordinairement rapide. Les essais de descente dans l'obscurité nous déçoivent : nous arrivons au bord d'une sombre crevasse sans fond. Il nous faut passer une seconde nuit sur ces rochers, à une hauteur de 3.870 mètres.

Nous nous disposons à dormir à côté de la brèche. Notre repas se compose seulement d'une poi-

gnée de bonbons. La nuit est très froide. Le vent des Alpes, le « fohn » fait rage. La neige tombe et pénètre même sous notre tente. Nous sommes gelés.

Le lendemain matin, à 7 heures, nous faisons irruption dans le refuge de l'Aigle.

♦♦

Il nous restait encore deux objectifs à atteindre, dans le massif du Pelvoux : gagner par la muraille sud la Meije Orientale et chercher dans les environs notre route à nous, une route polonaise, à travers la roche.

Cet effort s'annonçait très pénible, car le terrain devenait de plus en plus mauvais. La neige qui était déjà tombée deux fois au cours de notre expédition ne disparut pas pendant les quelques rares jours de beau temps; dans les cheminées et les couloirs, le grand ennemi de l'alpiniste, le verglas s'épaississait.

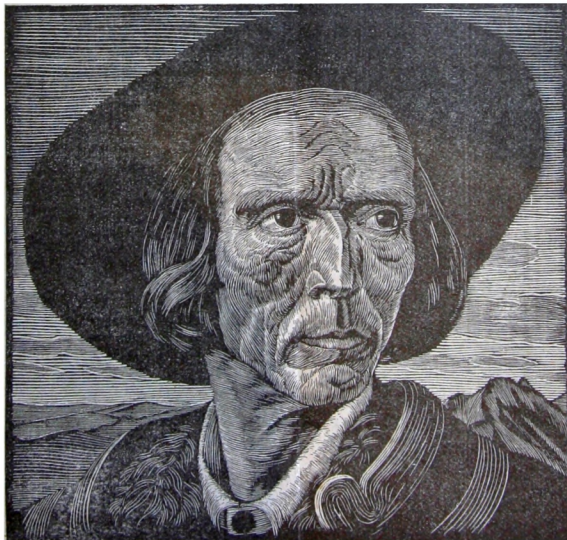
Au premier beau jour, notre expédition divisée en deux groupes attaqua à la fois la Meije Orientale et le Pavé (3.831 m.).

Ces deux groupes trouvèrent, en s'élevant, un brusque changement de temps. Les éléments étaient déchainés, la neige tombait épaisse et faillit nous couper le chemin du retour vers le refuge du Promontoire; cette neige était une véritable averse de glace.

Mais, en pleine nuit, alors que, trempés et épuisés, nous essayons de nous reposer, des cris lointains nous réveillent. Dorawski et Golcz enfilent leurs chaussures humides, mettent leur complet de scaphandriers sur leurs corps nus, car leurs vêtements sont encore trempés, et se précipitent au secours des touristes égarés qui les accueillent avec joie. Golcz descend jusqu'aux Français (un Français, un monsieur et deux dames), Dorawski reste en haut. Le transport des touristes affaiblis, presque sans force et à moitié morts de froid et d'angoisse, est extrêmement pénible et difficile. En outre, il fait nuit noire et il gèle.

Après trois heures d'effort, tous arrivent enfin au Promontoire. Les Français — de Grenoble et de Lyon — nous remerciant avec émotion.

(à suivre.)



MONTAGNARD DES KARPATHES.

par Skoczylas.



Le Voyage de "Papa Stéphane" à Lyon



A LA GARE DE LYON-PERRACHE

Après les belles réceptions de Paris, Bruxelles, et avant celle de Genève, tout ce que Lyon compte de Katowicards convaincus, avait tenu à s'associer aux manifestations de sympathie à l'égard d'un homme de cœur. Il faudrait de longues colonnes pour relater en détail les *événements lyonnais* de ces trop courtes journées Katowicardes; contentons-nous d'en marquer les grandes lignes :

Sur le quai de la gare de Lyon-Perrache, le 21 octobre, une délégation imposante, parmi laquelle des dames et des jeunes filles, munies de l'insigne blanc, bordé d'or « *Loïn des yeux, près du cœur* », attendait impatiemment l'arrivée du rapide de Paris.

Et quand le train entra sous le grand hall fumé et bruyant, quand enfin il s'arrêta, ce fut un élan général pour essayer de découvrir Papa Stéphane à travers la cohue des voyageurs.

Et, comme à Paris, l'honneur en échet à une Katowicarde du sexe gracieux, tandis que ces messieurs, dont votre serviteur, cherchaient encore Papa Stéphane où il n'était pas!...

Le premier contact fut extrêmement émouvant et cordial; l'éminent directeur des Programmes de Radio-Pologne-Katowice, très entouré, serré de près, fut entraîné dans le vaste bureau de l'Inspec-

teur du P. L. M., où M. Lacheny, inspecteur divisionnaire, et M. Ferré, président du club des Katowicards, adjoint au maire de Lyon, reçurent le voyageur.

Après les présentations d'usage, après l'accolade fraternelle du Consul des Katowicards de Marseille, Edmond Garrus, (arrivé le matin même), Papa Stéphane fut conduit, on peut dire, sous bonne escorte, à son hôtel, situé en plein centre de notre hospitalière cité.

L'emploi du temps du grand Polonais, ambassadeur de la Paix, fut extrêmement chargé :

Dîners intimes, interminables histoires très variées de la grande famille Katowicarde; le mercredi soir à 22 heures, écoute de la Boîte-aux-Lettres en langue française, tenue avec sa maîtrise si spirituelle par *Tante Hélène*, au micro de Kato; puis le lendemain, visite du Parc de la Tête-d'Or, et de la station radiophonique de Lyon-la-Doua; courte apparition à la salle des Fêtes du Conservatoire, où en petit comité, une jeune artiste Katowicarde, exécuta aux grandes orgues, un beau choral de César Franck, et un prélude très original d'Elsa Barraine, fort goûté du grand musicien qu'est Stéphane Tymieniecki.

Le soir, réception officielle et dîner dans un restaurant de la Place Bellecour.

Parmi les nombreux convives, citons : M. Karczewski, consul général de Pologne, son consul-adjoint, et un secrétaire du consulat, MM. Merlin, chef de division à la Préfecture du Rhône, Saugon, directeur des Etablissements Visseaux, E. Garrus, de Marseille, Denolly, de Juan-les-Pins, le maître Charles Strony, Emile Borrel, directeur du poste de Lyon-la-Doua, Durand, délégué des Amis de la Doua, le président, les vice-présidents, secrétaire général, trésorier, et tous les membres du bureau, ainsi que les amis katowicards de Lyon et de la région, parmi lesquels de nombreuses dames.

Des toasts furent prononcés par M. Jules Brodin, secrétaire général du Club de Lyon, Ferré, président, Garrus, Denolly, Borrel, Collomb, Henri Brodin, président du Club des Jeunes; M. l'abbé Nanty, le grand spécialiste de la T. S. F., demanda aux Katowicards présents de prononcer le serment de fidélité au poste de la Paix, le « Pacte Stéphane ».

M. le Consul de Pologne, membre d'honneur du Club, manifesta son contentement de se trouver au milieu de cette assemblée, et félicita Papa Stéphane de son œuvre, qui honore la Pologne, sœur affectionnée de la France.

Mme Thérèse Artens lut quelques poésies dont elle est l'auteur, et Mlle Renée Ferré, (miss Kato), déclama avec talent une délicate pièce en vers.

Après une courte allocution de Papa Stéphane, très ému de cette si amicale manifestation, la soirée se termina par des chansons. Les jours suivants, déjeuners et dîners dans l'intimité, visite d'un grand établissement industriel, visite de la Basilique de Fourvière, sous la conduite de M. l'abbé Nanty; puis entrevue cordiale de Papa Stéphane, avec M. le Président Edouard Herriot, maire

de Lyon, à laquelle assistaient les membres du bureau du Club.

Soirée très intéressante à la station de Lyon-la-Doua : radiodiffusion de quelques allocutions, très goûtées des assistants et des auditeurs lointains; partie musicale un peu écourtée, vu l'heure tardive.

Le lendemain samedi, dîner offert aux membres du bureau du Club et à Papa Stéphane par M. le Consul de Pologne.

Visite du jardin des « Tout-Petits » à Villeurbanne; puis le soir, réunion chez le Président Ferré, pour la discussion sur la création du *Phare des Katowicards*, organe officiel international des auditeurs de la Boîte-aux-Lettres en langue française, devant paraître en janvier 1932.

Souper intime, très gai et reposant, où Papa Stéphane parut très heureux de se sentir vraiment en famille.

Le lendemain, hélas, ce fût l'heure des adieux; le ciel lyonnais pleurait, et tous les Katowicards regrettaient de se séparer déjà de leur grand chef vénéré.

Le départ pour Genève s'effectua à la gare de Perrache, au milieu d'une grand affluence : poignées de mains, accolades, défilé des appareils photographiques, sifflet strident, petite vapeur qui fuit au loin, mouchoirs qui s'agitent!.....

Papa Stéphane est parti; mais son cœur a laissé parmi nous une trace ineffaçable.

Si cet homme de bien, comme le disaient tout récemment à Paris, Mme Rosa Bailly, et M. Fortunat Strowski, a pu réduire la terre aux dimensions de son cœur; ou bien a élargi son cœur aux dimensions de la terre; qu'il nous soit permis d'y ajouter cette modeste phrase : « *Papa Stéphane a su élargir le cœur d'innombrables humains, aux dimensions de son propre cœur, vaste comme le monde.* »

Fleury PELLETIER.



L'ACTION DES AMIS DE LA POLOGNE



Une exposition d'art populaire.

On a pu admirer pendant tout le mois de décembre, à la Librairie Franco-Polonaise du boulevard St-Germain, une exquise exposition d'art populaire polonais.

Elle se composait des objets rapportés de Pologne par Mme Rosa Bailly : Kilims, étoffes de lin, jouaux, ceintures bucales, etc., etc.

Elle aura donné aux parisiens une idée de cet art populaire polonais, si distingué, si riche, si joyeux.

Aux J. P.

Mme Rosa Bailly a donné sur l'invitation des jeunes filles patriotes une conférence sur la Pologne à la section du 7^e arrondissement, rue de Varenne, le 17 décembre, sous la présidence de M. Magès.

La conférencière a insisté sur les services rendus par les ouvriers polonais en France, et l'obligation d'honneur

que nous avons maintenant de leur aider à traverser la crise.

De nombreuses vœux lumineuses, projetées par M. Le Brest, ont terminé la séance.

Noël.

Nous adressons l'expression de notre vive gratitude à M. le Directeur du Collège Stanislas, qui a bien voulu, sur notre prière, mettre la grande salle des fêtes du collège à la disposition de nos amis polonais, pour le « Noël » des enfants pauvres, qu'organise chaque année Mme de Chlapowska, Ambassadrice.

A Rouvray.

La paroisse de Rouvray-Mines a été honorée en octobre de la visite de Mgr Dymek, évêque de Madytos, et auxiliaire du cardinal Hlond. L'abbé Lecup, curé de la paroisse,

notre collaborateur, le reçut solennellement à l'église, et, cette église étant dédiée à saint Louis, il put rappeler au prélat dans son allocution de bienvenue que Sa nte Hedwige de Pologne est la nièce de notre grand roi.

A Lille.

Des films intéressants sur les aspects, les coutumes et l'activité de la Pologne moderne, ont été projetés, mercredi et jeudi après-midi, dans la salle des fêtes de l'Université, rue Auguste-Angellier, devant les élèves du Lycée Faidherbe, puis devant celles du Lycée Fénelon.

Ces deux séances furent particulièrement instructives pour les nombreux jeunes gens de l'enseignement secondaire qui vinrent y assister avec leurs familles.

A la séance d'hier, on notait la présence de Mlle J. Wyszawska, directrice du Lycée Fénelon, qui est déléguée pour le Nord des « Amis de la Pologne », et M. Jean-Serge Debus, secrétaire général de l'« Alliance franco-polonaise du Nord de la France », les deux Associations, sous les auspices desquelles étaient organisées ces représentations.

L'excellente conférencière Mme de Surgère présenta les films en une causerie très courte, mais qui synthétisa parfaitement à la fois l'attachante histoire de ce pays, le caractère de la race polonaise et les affinités de nos deux peuples. Selon son habitude, elle émailla d'anecdotes bien propres à frapper l'esprit du jeune auditoire. Ce bref exposé qui donnait un avant-gout de l'intéressante conférence qu'elle doit faire le jeudi 17 courant, à la Société de Géographie de Lille.

(L'Echo du Nord, 12 décembre.)

P. T. T.

A l'Ecole des Postes qui vient d'être créée à Cracovie; les élèves postiers ont à leur programme l'étude de la langue française et l'étude de nos méthodes.

Les Amis de la Pologne ont eu le plaisir d'intervenir auprès du Ministère des Postes, pour leurs amis polonais. Ils lui ont demandé ses publications et ses cours, à l'usage de l'Ecole des Postes.

L'accueil le plus aimable leur fut réservé par M. Sézarat, chef de bureau, et déjà notre grand ami M. Pszon, professeur à Cracovie, a reçu d'imposants volumes, et recevra régulièrement le Bulletin de l'Ecole des P. T. T. qui lui parviendra par l'intermédiaire de notre association.

Divers.

Nos compliments à notre confrère, les « Veillées des Chaumières », qui a donné à ses lecteurs, dans son numéro du 5 décembre, un article sur l'âme polonaise illustré, pour lequel les A. P. ont été heureux de lui offrir photos et documentation. L'auteur, M. Jean-François Delestré, a su en fier le meilleur parti.

Les belles photographies qui ont été remarquées dans notre numéro de novembre, accompagnant l'article de S. de Romont sur Lublin, sont l'œuvre du remarquable artiste photographe, M. Jean Bulback, de Wilno.

M. José de Reindero, à Caxias (Portugal) nous a emprunté de nombreux documents pour une série d'articles sur la Pologne qui paraîtront dans la presse cinématographique du Portugal.

A Marseille.

Le 20 novembre, le Dr Billon a donné au public marseillais une conférence sur son « Voyage autour des Carpates ». Les A. P. étaient représentés sur l'estrade, par M. P. Rabilloud, secrétaire général du Comité de Marseille. Le Dr Billon parla en termes très chaleureux de l'accueil amical qui lui fut partout réservé en terre polonaise.

Des projections, offertes par les A. P. illustrèrent sa très intéressante conférence.

M. Rabilloud, au nom du colonel Guillot, empêché, remercia le Dr Billon, pour les aimables paroles prononcées sur notre grande amie la Pologne et sur les Amis de la Pologne dont il s'est plu à souligner les fins élevés.

M. le Colonel Didiot, sous chef d'Etat Major du XV^e Corps d'Armée, breveté, donnera aux Amis de la Pologne de Marseille une nouvelle conférence.

Un don magnifique.

C'est celui que nous a fait la Bibliothèque municipale de Bydgoszcz, dirigée par le Dr Belza, en nous offrant le luxueux ouvrage édité à l'occasion du 10^e anniversaire de la prise de pouvoirs à la Bibliothèque par les autorités polonaises.

Papier de luxe, texte encaдрé et souligné de filets d'or, impression en noir et rouge, lettres ornées, hors textes, bois des plus artistiques, tout l'aspect du volume nous dit la joie et l'orgueil des Polonais d'être rentrés en possession de leurs biens nationaux et d'affirmer leur culture. Il ressort de la lecture de ce somptueux ouvrage qu'ils ont fait en 10 ans d'excellente besogne, et que la Bibliothèque voit sans cesse s'accroître et ses richesses, et le nombre de ses lecteurs.

PUBLICATIONS

Votre bibliothèque est pauvre en ouvrages sur la Pologne. Bien que pendant la guerre aient paru en français nombre d'articles, de tracts, de brochures sur la nécessité de rétablir une Pologne indépendante, — bien que maintenant paraissent des ouvrages sur la Pologne pittoresque et des traductions littéraires, — nous manquons d'études sérieusement établies sur la plupart des aspects de la Pologne et des questions polonaises.

Si vous désirez lire nos études, et les faire lire autour de vous, elles vous seront offertes contre une somme de 0 fr. 50 par brochure pour frais d'envoi.

- Nous pouvons maintenant vous envoyer :
- ROSA BAILLY : *Petite Histoire de Pologne.*
- ROSA BAILLY : *Histoire de l'Amitié franco-polonaise.*
- E. NOUVEL : *Kosciuszko.*
- ROSA BAILLY : *Bydgoszcz.*
- ROSA BAILLY : *Guide de Pologne.*
- MARIE KONOPNICKA : *Terre à Terre et Mariette.*
- BOY : *Mes Confessions.*
- FREDRO : *Trois médecins pour un malade* (comédie en 1 acte).

- SIEROSZEWski : *A la lisière des forêts.*
- MICKIEWICZ : *Les Aïeux.*
- J. S. DEBUS : *De Lille à Varsovie.*
- PIERRE GARNIER : *Copernic.*
- PIERRE SOUTY : *La Pologne et la Mer.*
- Catalogue des principaux ouvrages parus en français sur la Pologne jusqu'en 1929.

PROJECTIONS.

Les très riches collections de projections fixes des Amis de la Pologne peuvent illustrer des conférences sur l'histoire polonaise (spécialement sur le 19^e siècle et les légions), sur les grands hommes (en particulier Kosciuszko et Pilsudski), sur les villes (Varsovie, Cracovie, Wilno, Dantzig et Gdynia), sur la campagne, les montagnes, les types populaires et les costumes nationaux, sur l'architecture, les artistes (en particulier Wyspianski, Grottger, Matejko), l'art populaire, l'industrie, etc.

Elles sont à la disposition de Mesdames et Messieurs les conférenciers.

Nos FILMS DOCUMENTAIRES sur Varsovie, Wilno, Kazimierz, Torun, Boryslaw, les Karpathes, les industries paysannes, les danses polonaises, etc., d'une longueur variant de 200 à 400 mètres, pourront être prêtés aux organisateurs de fêtes franco-polonaises.

Mlle COLOMB, institutrice, Château-Bernard (Isère), souhaite correspondre avec une collègue de Varsovie.

ON LOUERAIT bel atelier rez-de-chaussée, quartier Montparnasse, 350 fr. par mois, de 10 à 17 heures. Ecrire aux A. P.



COURS DE LANGUE POLONAISE.

Apprenez le polonais ! Il n'est pas plus difficile que l'allemand ou le russe. Il vous ouvre le monde slave, avec sa haute spiritualité, son âme à la fois si proche et si différente de la nôtre; il vous donne l'accès à cette Pologne que l'on aime d'autant plus qu'on la connaît mieux; il vous livre sa magnifique littérature, encore si mal connue chez nous; il vous permet de prendre contact avec les ouvriers polonais qui sont chez nous, de leur rendre service, d'en faire vos amis.

Le cours des Amis de la Pologne, à la Sorbonne, — Mademoiselle Sznowska, professeur — peut nous être demandé. Le cours complet dactylographié est en voyé contre la modeste somme de 25 francs (destinée à couvrir les frais de polycopie).

Les cours ont lieu les vendredis à 8 heures du soir, salle de Chimie, à partir de novembre. (Entrée : 1, rue Victor-Cousin). Ils sont gratuits.

Galerie Jean Charpentier, 76 Fg Saint-Honoré.

Exposition ANDRÉ BALLET

portraits d'enfants et de jeunes filles,

paysages de France et de Pologne

du 23 janvier au 7 février inclus

(dimanche compris).

CARO-IMPORTATION

PARIS — XV. — 4, rue Cambonne,

Tél. Ségur : 94-31.

**Produits de Pologne de première qualité,
Charcuterie Polonoise,
Filet de Saxe, Jambon,
Saucissons de Cracovie,
Saucissons secs.**

Nous recommandons les colis postaux de 2 k. 5, contenant des échantillons assortis : 75 frs. Livraison contre remboursement.

NOTRE INSIGNE.

Exécuté d'après les dessins de l'Ecole Boule, l'insigne des Amis de la Pologne, en émail blanc et rouge, avec des initiales dorées, est un modèle de sobre élégance dans le goût moderne. Prix de l'insigne : 3 francs.

Qu'avez-vous fait ?...

pour la cause polonoise ? Comment avez-vous aidé nos efforts ?

Avez-vous contribué à fonder un Comité régional d'Amis de la Pologne.

Avez-vous trouvé de nouveaux abonnés à la Revue ? Avez-vous fait connaître « Notre Pologne » aux écoliers ?

Avez-vous répandu nos publications ?

Avez-vous évité à nos bureaux dépense et travail en réglant votre abonnement dès le début de l'année, sans attendre un avis ?

Y avez-vous joint un don pour nos œuvres ?

Avez-vous souscrit pour le monument aux Volontaires polonais ?

Société Anonyme

LIBRAIRIE ETRANGERE

« GEBETHNER ET WOLF »

123, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS VI.

Ouvrages périodiques en toutes langues.

Les commandes, pour tous les pays, sont exécutées, par retour du courrier.

Sur demande envoi, chaque mois, — gratuitement — de la liste complète de toutes les nouveautés de la librairie anglaises, françaises, polonaises, etc., classées par matières.

Compte P. K. O.

Postaux-Chèques

Varsovie

Paris

Nr. 190-840

Nr. 776-84

Téléphone : Littré 11-69

Adresse Télégr. GEBOLFF-PARIS

LE PLUS ANCIEN ET LE PLUS REPANDU DES JOURNAUX POLONAIS EN FRANCE.

WIARUS POLSKI

35, rue de château, 35

LILLE (Nord)

40 ans d'existence.

Pages spéciales agricoles, féminines, sportives, illustrations, actualités, boy-scoutisme, intellectuelles, suppléments belletristiques.

Amis de la Pologne! Recommandez-le, abonnez-y vos ouvriers et employés polonais. — Prix 7 frs par mois.

COMMERCANTS!

CONFIEZ-LUI votre PUBLICITE

C'est le meilleur moyen de répandre vos articles parmi les polonais.

Le « WIARUS POLSKI » s'est voué à la popularisation du rapprochement Franco-Polonais.

CHEMIN DE FER DU NORD.

Le réseau de la vitesse, du luxe et du confort.

Paris-Nord à Londres. Via Calais-Douvres. Via Boulogne-Folkestone. Traversée maritime la plus courte. Quatre services rapides dans chaque sens. Via Dunkerque-Tilbury. Service de nuit. Voitures directes à Tilbury pour le centre et le nord de l'Angleterre.

Services rapides entre la France, la Belgique et la Hollande, l'Allemagne, la Pologne, la Russie, les Pays Scandinaves et les Pays Baltes.

CHEMINS DE FER DE L'ETAT.

La nuit vous serez mieux en couchettes!

N'oubliez pas, si vous voyagez de nuit sur le Réseau de l'Etat, que de nombreux trains comportent des voitures couchettes de toutes classes.

Voilà bien le confort à portée de tous puisque, pour les plus longs parcours, vous n'avez à acquitter qu'un supplément de :

Jusqu'à 250 km. : Du 6 octobre au 30 juin : 24 fr. 70 en 1^{re} classe; 18 fr. en 2^e classe; 13 fr. 50 en 3^e classe. — Du 1^{er} juillet au 5 octobre : 33 fr. 75 en 1^{re} classe; 27 fr. en 2^e classe; 22 fr. 50 en 3^e classe.

Au-dessus de 250 km. : Du 6 octobre au 30 juin : 33 fr. 75 en 1^{re} classe; 27 fr. en 2^e classe; 22 fr. 50 en 3^e classe. — Du 1^{er} juillet au 5 octobre : 42 fr. 75 en 1^{re} classe; 36 fr. en 2^e classe; 31 fr. 50 en 3^e classe.

En outre, si vous revenez d'Angleterre par le service de nuit Newhaven-Dieppe, vous avez la faculté de rester dans votre couchette jusqu'à 7 h. 30 bien que votre train entre en gare de Paris-Saint-Lazare à 5 h. 23.

Tous renseignements désirables, vous seront donnés dans les gares du Réseau de l'Etat.

CHEMINS DE FER DE L'EST

(et toutes compagnies)

Transport des colis express.

Pour répondre à l'intérêt qu'attache le public à l'acheminement rapide de certains envois urgents, les Grands Réseaux ont mis en vigueur, le 4 octobre, un nouveau tarif G. V. N° 10/110, *Colis Express* permettant l'expédition des colis dans des conditions de vitesse analogues à celles qui seraient obtenues si ces colis suivaient au titre de bagages un voyageur effectuant le même trajet.

Ce mode de transport offrira en raison de sa commodité et de sa rapidité des avantages qui ne doivent pas manquer d'être appréciés du Public et particulièrement des commerçants et industriels.

Les colis express pourront être expédiés d'une gare quelconque des Réseaux d'Alsace et de Lorraine, de l'Est, de l'Etat, du Midi, du Nord, d'Orléans et de P. L. M. ouverte au Service des bagages à une gare quelconque des mêmes réseaux ouverte à ce service.

Ils seront, en principe, acceptés à l'expédition et livrés au public aux mêmes emplacements que les bagages : toutefois, dans certaines gares, des guichets et emplacements spéciaux pourront être réservés aux « Colis express ». Dans tous les cas les endroits où s'effectueront les opérations relatives aux colis express seront désignés au public au moyen d'écriteaux.

Les colis express devront être remis à l'expédition 30 minutes au moins avant l'heure de départ du train qui devra les emporter.

Sauf instructions contraires de l'expéditeur, les colis expédiés à destination d'une localité desservie par un service de factage seront livrés à domicile dans les 10 heures qui suivront l'heure réglementaire d'arrivée du train qui aura amené les colis à destination (période de 20 heures à 6 heures non comprise).

Dans certaines localités importantes (préfectures, villes d'eaux, centres industriels, etc...), l'expéditeur pourra demander la livraison par express. Cette livraison sera effectuée dans un délai de 2 heures, après l'arrivée des colis en gare, (période de nuit de 20 heures à 6 heures non comprise).

Avis. — Prière de joindre 0 fr. 50 à toute demande de changement d'adresse (frais d'établissement d'un nouveau cliché).

POUR LES CHOMEURS, NOUS VENDRONS:

NOS VIGNETTES

Cent vingt vignettes d'un goût original et exquis, vous permettront, cher lecteur, de faire apprécier à vos correspondants les sites et les monuments polonais, et de leur faire connaître les grands hommes de la Pologne. Elles représentent, en couleur pourpre ou sèpia, le Maréchal Poniatowski, le Maréchal Pilsudski, Sierozewski, Reymont, Paderewski, Marie Leszczynska, Notre-Dame de Wilno, le Wawel de Cracovie, les vieux hôtels de ville de Poznan et de Sandomir, les Carpathes, les bisons de la fameuse forêt de Bialowiega...

M. Janusz Tomakowski les a composés avec la maîtrise, l'inépuisable fantaisie et la hardiesse qui sont les caractéristiques de son art si personnel.

Elles existent en six séries de vingt sujets chacune.

Prix de la série, franco : 1 franc 25.

Les 6 séries, franco : 5 fr. 50.

UN PORTRAIT DU MARECHAL PILSUDSKI

exécuté par le brillant artiste Arthur Szyk. Prix: 10 frs.

LA VIERGE DE L'OSTROBRAMA

C'est la protectrice de Wilno. Elle y est exposée dans une chapelle célèbre, qui surmonte la voûte d'une porte de la ville. D'où son nom (Ostrobrama : la porte aiguë).

Le tableau qui la représente est presque entièrement recouvert d'ornements de métal.

Dans la rue, personne qui ne se découvre devant la Sainte image, même les orthodoxes et les israélites. Les paysannes s'agenouillent à même le pavé et par tous les temps lorsqu'elles voient par la baie ouverte le prêtre célébrer la messe dans la chapelle.

A la demande de nos amis, nous avons fait reproduire l'image fameuse. La composition, de toute beauté, est exécutée en trois séries : pourpre sur fond d'or; bleu sur fond d'argent; ou sur papier teinté. Les prix de l'image sont de 10, 8 et 5 francs. — Ajouter 1 fr. pour frais d'envoi.

Petit format : 2 fr. (par poste : 2 fr. 50).

NOS CARTES POSTALES

Série de 12 vues en noir : 1 fr.

Série de 10 vues en bistre : 1 fr. 50.

Série de 7 vues en couleurs : 1 fr. 50.

DES AFFICHES

(Varsovie, vue de la Vistule. — Le Wawel de Cracovie. — Vieille église de bois, en Haute-Silésie. — Wilno. — Gdynia) éditées par les Chemins de fer polonais, très belles. 10 fr. la pièce (ajouter 1 fr. 50 pour l'envoi par poste).

Le montant intégral de la vente de ces objets sera remis à l'Armée du Salut pour les soupes de sans-travail. Venez-leur en aide !

ABONNEZ VOS ENFANTS A

NOTRE POLOGNE

Trait d'union entre la jeunesse française et la jeunesse polonaise.

Jolie publication mensuelle illustrée
3 francs par an (Pologne : 2 zlotys)

On s'abonne sans frais aux Amis de la Pologne,
16, rue Abbé de l'Épée, Paris (5^e)

Compte de chèques postaux : 880-96, Paris
Numéro spécimen sur demande.

LES AMIS DE LA POLOGNE

Président : M. Louis MARIN, ancien ministre.

Vice-Président : M. Robert SÉROT, député,
ancien sous-secrétaire d'Etat.

Secrétaire générale : Mme Rosa BAILLY.

Trésorier général : D^r VINCENT DU LAURIER.

Déléguée générale à Varsovie : Mme SEKOWSKA.

Chargée des cours de polonais : Mlle M. STROWSKA.

COMITE D'ACTION SCOLAIRE ET UNIVERSITAIRE. — *Président* : M. NOUVEL, Directeur du collège Ste-Barbe ; *vice-présidents* : M. DURAND (St-Louis) ; M. HUREY, Instituteur ; *secrétaire générale* : Mlle POLLET (Fénelon) ; *trésorier* : M. TRESSE, inspecteur général ; *délégués* : M. VERNIER, Mlle PIEDZICKA.

COMITE DE RECEPTION. — *Directeurs* : Prince DE MÉDICIS ; Mmes DE VAUX-PHALPAU, AMEUILLE, PAPILLAULT (Henriette Hervé).

SECTION DE TOURISME. — SECTION CINÉMATOGRAPHIQUE.

LES ANCIENS COMBATTANTS AMIS DE LA POLOGNE. — *Président* : Général PARIS.

Principaux Comités et Groupements régionaux.

AIX-EN-PROVENCE. — *Président* : M. MARTRE ; *vice-présidente* : Mlle MAEDLER ; *vice-présidents* : MM. LOBIN et DOBLER ; *secrétaire général* : M^r GARCIN ; *trésoriers* : MM. TOUSSAINT et CRUEL.

ALBI. — *Président* : M. JARRIGE, Directeur des Mines ; *secrétaire* : M. PÉRIÈRES, Inspecteur Primaire ; *trésorier* : M. LEVIEUX, Directeur d'École.

ALENÇON. — *Président* : M. JOUANNE, archiviste ; *secrétaire générale* : Marquise GICQUEL DES TOUCHES ; *trésorière* : Mlle GAUCHER.

ALGER. — *Président* : M. ROZÉE, avocat à la Cour d'Appel ; *vice-présidents* : Mlle CWIK, Professeur honoraire d'École Normale ; M^r GORSKI, avocat à la Cour d'Appel ; *trésorier* : Mme ROBIN.

ALLIANCE FRANCO-POLONAISE DU NORD de la FRANCE. — *Président* : M. CHATELET, Recteur ; *secrétaire général* : M. DEBUS ; *déléguée* : Mme MARQUIGNY, directrice du Lycée.

ANGERS. — *Président* : D^r BOCQUEL ; *vice-président* : M. le Chanoine URSEAU ; *trésorier-archiviste* : M. J. MOISAN.

ARLES. — *Président* : M. LIEUTAUD, Président du Syndicat d'Initiative.

ARRAS. — M. DAVRINCHE, architecte.

AUCH. — *Président* : M. ADRIAN, proviseur ; *Vice-Président* : D^r SZELECHOWSKI ; *Secrétaire* : M. FALCOUNET, Directeur de la Société Générale ; *trésorier* : M. DESME DE CHAVIGNY, Trésorier-Payeur général du Gers.

AURILLAC. — M. L. FARGES, ancien député.

AUTUN. — *Président* : M. Paul CAZIN ; *secrétaire* : M. GOUZE.

AVIGNON. — *Présidente* : Mme FAGES-FABRE.

BARCELONNETTE. — M. CAIRE.

BAR-LE-DUC. — *Présidente* : Mme REMY, Directrice de l'E. P. S. de jeunes filles ; *vice-président* ; M. LUCQUIN.

BORDEAUX. — *Président* : M. CAMENA D'ALMEIDA ; *secrétaire général* : M. GUILLIEN ; *trésorier* : M. GADEN.

BOUGIE. — *Président* : M. BONCASSE, président de la Chambre de Commerce ; *secrétaire général* : M. ROUL TÉODORE ; *secrétaire* : M. ZANNETTACI ; *trésorier* : M. SALFATI.

BOULOGNE-SUR-SEINE. — M. VACQUIER.

BOURGES. — *Président* : M. MERMET, Inspecteur d'Académie ; *vice-président* : M. BUFFET, Intendant général ; *secrétaire générale* : Mme GUYOT, Professeur.

BREST. — *Président* : Amiral GUÉPRATTE.

CHALONS-SUR-MARNE. — *Président* : M. SEROT, industriel ; *vice-président* : M. Marc MILLET, Maire de Châlons ; *secrétaire général* : M. BERLAND, Archiviste départemental ; *délégué* : M. Vicior GIMONET, Secrétaire de l'École des Arts et Métiers ; *trésorier* : M. ROYER.

CHARLEVILLE-MEZIERES (Comité des Ardennes). — *Président* : M. D'ACREMONT, Avocat ; *vice-présidents* : MM. Eugène FÉLIX, Prés. des Anciens Combattants, CHARVET, Inspecteur d'Académie, LAMBERT, Prés. des Officiers de Réserve ; *secrétaire* : Mlle ASSO, Professeur au Lycée Sévigné ; *trésorier* : M. BOHRER.

CHARTRES. — *Président* : M. LÉPOINTE, Inspecteur d'Académie ; *secrétaire général* : M. René POIRIER.

CHATEAUX-ROUX. — *Présidente* : Mme LEHOUCHE.

CHERBOURG. — *Président* : Général VÉRILLON ; *vice-président* : M. BRÈRE ; *secrétaire* : M. POSTEL.

COGNAC. — *Président* : M. ROUX ; *secrétaire* : Mlle J. PINGAUD, Professeur.

COGNAC. — Professeur.

COLMAR. — *Président* : M. BONFILS-LAPOUZADE, Procureur général ; *vice-président* : M^r FEHNER, avocat ; *secrétaires* : M. DIETRICH ; Mlle Alice STEGER, Professeur ; *trésorier* : M. SCHAEPLIN, Juge au Tribunal.

CONSTANTINE. — *Président* : M. Fernand CARLES, Préfet ; *vice-présidentes* : Mmes VICREY, LOUSSERT ; *secrétaire* : Mlle P.C.W. SZUMLANSKA.

(A suivre)